

LE CHEMIN DES BONS HOMMES

(de Foix à Berga)



Remarque préalable : La présentation de l'histoire du catharisme et de sa doctrine se trouve dans notre récit de voyage intitulé « Le sentier cathare. » Nous renvoyons à ce document pour toute précision utile.

Les chemins de l'exil

Le catharisme fut qualifié d'hérésie par les catholiques et, par commodité nous conserverons ce terme, bien qu'il soit manifeste que les cathares pouvaient également désigner leurs contempteurs catholiques comme des hérétiques. Cette religion chrétienne nouvelle a agité l'Occitanie aux douzième et treizième siècles, plus exactement depuis 1167 et le Concile de Saint-Felix de Caraman jusqu'en 1321 et la fin tragique du dernier Bon Homme, Béliaste. Ponctuée d'épisodes sanglants opposant barons, église et petit peuple des villages, l'hérésie s'est propagée d'Avignon à Toulouse et de Toulouse aux Pyrénées. Elle s'ancre profondément et durablement avec des noyaux durs comme le Sabarthès, ou, si l'on préfère, la Haute Ariège. Au terme d'un premier épisode violent et militaire engageant les chevaliers et le roi de France contre les hérétiques, l'église catholique invente l'Inquisition, aux méthodes patientes et destructrices. Quant à la chute de la forteresse cathare de Montségur, en 1244, elle marque dans les flammes d'un bûcher, le point d'orgue de la fronde des « Parfaits. »

Après les massacres et les bûchers, les autorités religieuses et politiques pensaient en avoir fini avec l'hérésie cathare. Pourtant les croyances endormies vont connaître un réveil inattendu qui va les surprendre. L'opposition insurmontable entre deux « Parfaits » au charisme exceptionnel, Pierre et Guillaume Authié, revenus de leur exil lombard, et l'évêque de Pamiers, Jacques Fournier, futur Benoît XII et pape en Avignon, va susciter un véritable « Risorgimento » cathare entre 1300 et 1310. Weiss écrit dans les « Derniers cathares » :

« Les quelques années de l'apostolat des Authié vont provoquer les troubles les plus graves enregistrés dans l'histoire de la région. »

Il est vrai que le terreau était favorable, particulièrement dans le triangle Ax-les-Thermes, Tarascon-sur-Ariège et Merens. L'hérésie était bien implantée dans les cœurs. A Montségur, les autorités avaient brûlé les têtes pensantes, l'élite de la religion cathare. L'Inquisition, créée, en 1233 par le pape Grégoire IX, pensait avoir écrasé l'hérésie. Le temps passant, le bûcher sacrificiel, si excessif et injuste, si criminel pour tout dire, devint un mythe à la gloire des cathares et les « cramats » (littéralement « les brûlés » en langue d'oc) apparurent comme des martyrs.

De Narbonne à Foix, nous avons marché, en 2004, sur les traces des cathares, sur ces chemins jalonnés de châteaux riches d'histoire. Ainsi, de château en château, avaient grandi notre connaissance et notre curiosité pour ces hommes et ces femmes que l'exigence religieuse conduisit à défier le bûcher. Et après ? pensions-nous. A Foix, ultime étape d'un périple de quinze jours commencé à Narbonne, nous arrivions trempés, fourbus mais repus d'images, conscients aussi que Foix était plus une étape qu'un terme dans la découverte des cathares. Ce périple laissait un goût d'inachevé. Et nous savions confusément que nous n'en resterions pas là, qu'il importait d'écrire et de parcourir la suite. La suite ? La fuite

devrions-nous dire. Nombreux étaient ceux qui, pour survivre, avaient abjuré leur foi. Mais certains irréductibles n'avaient pas hésité à franchir les Pyrénées. On retrouve leur trace jusqu'au sud de l'Ebre et jusqu'à Tarragone...bien loin de leurs racines. De cette fuite, commencée en 1244 dans l'embrasement des derniers « cramats », nous n'appréhendions alors que peu de choses, si ce n'est qu'elle mena Bélibaste, dernier Parfait bien imparfait, et les irréductibles, par-delà les Pyrénées, vers leurs frères espagnols jusqu'à Berga et au-delà. Fallait-il aller chercher trace des derniers cathares dans l'exil catalan ? Et comment ne pas avoir envie de mettre nos pas dans ceux de ces hommes qui avaient fui pour éviter le choix désespéré entre la soumission ou la mort ? Deux ans plus tard, en juillet 2006, nous allons suivre les plus impliqués des hérétiques sur les chemins de l'exil, cette fois-ci vers la Catalogne.

Disparus les parfaits hérétiques sur l'autel d'un Etat policier et d'un Etat centralisateur, féodal et religieux. Disparues les croyances sacrifiées au nom de Dieu et avec l'appui de l'Eglise avide de pouvoir et d'argent. Disparue l'Occitanie opulente. Des Etats allaient se construire. Les pouvoirs centralisateurs ne s'accommodent pas des dissidences ! Décidément...non, « les braves gens n'aiment pas que...l'on suive une autre route qu'eux ! » Rayée de la carte l'Occitanie féodale ? Certes. Les cartes montrent, à l'évidence, le tracé de la frontière. Les paysages eux, ariégeois ou catalans, n'ont guère changé et nous allons, comme les Parfaits, guidés par les bergers, emprunter les drailles montagnardes, les « cami ramaders » ou « tiras. » Et si, ça et là, dans le paysage, quelques traces de modernité nous ramènent à notre siècle, curieusement nous allons nous sentir peu éloignés, culturellement, de ces Occitans de naguère. Entrés en Espagne par la Cerdagne, puis, de l'autre côté de la Sierra de Cadi, en Catalogne, le parler « catalan » chante à nos oreilles. Langue maternelle d'Alex, le catalan suscite chez Dany la réminiscence du patois cévenol dont usait sa grand-mère. Nous avons, dans le catalan retrouvé, perçu « l'Occitanie » d'antan. Très loin de l'espagnol, le catalan peut surprendre celui qui n'est pas familier de cette langue.

Pour ceux qui devront en rester au langage des signes, qu'ils sachent que le balisage, qui présente parfois quelques petites lacunes aux intersections, est dans l'ensemble correct et suffit à assurer un cheminement sans trop de problèmes. Par bonheur, pour les randonneurs que nous sommes, France et Catalogne ont uni leurs efforts en 1999 pour offrir un itinéraire transfrontalier, bien balisé et décrit en français, en espagnol et en catalan, dans deux topo-guides, indispensables au marcheur désireux de suivre nos « Bons Hommes. » Quatorze jours ont été nécessaires. Etapes paresseuses en France, mais par la montagne, plutôt que par les vallées, plus soutenues en Catalogne où le manque d'hébergements oblige à de longs trajets, si l'on n'est pas autonome, Quatorze jours pour ce travail de mémoire sur la trace de ces hommes que l'Inquisition allait pourchasser, enfermer, brûler parfois, avec un acharnement pathologique et un oubli total des valeurs chrétiennes de tolérance et d'amour du prochain. Quatorze jours pour essayer de comprendre le pourquoi de la résistance et de la répression, par delà le temps, mais dans un espace revisité.

Mais comment attaquer le chemin sans présenter ces hommes et ces femmes, derniers « Parfaits », à l'instar de Bélibaste, ou simples sympathisants cathares ? Car, contrairement « au sentier cathare », ainsi que les professionnels du

tourisme l'ont appelé, et pour lequel les châteaux, à l'évidence, servaient de fil directeur, pour ce « chemin des Bons Hommes », « camin dels bons homs » disent les Catalans, ce sont les hommes qui sont au centre de ce récit et forment une chaîne, tout au long des drailles tracées par la transhumance transpyrénéenne. Nous suivrons leur pas pressé, au-delà des Pyrénées, vers les terres de liberté. Nous évoquerons, au fil du texte, quelques figures marquantes de cette époque exceptionnelle et dramatique où les hommes ont été emportés par le torrent de la nécessité historique qu'ils ont souvent assumée avec une indéniable force psychologique.

Les travaux de Le Roy Ladurie sur le village de Montailou de 1294 à 1324 éclairent magnifiquement cette période et mettent en avant des personnalités hors du commun. A Montailou, la partie va se rejouer, dans un « chant du cygne » impitoyable et pathétique, autour d'un homme, curé de son état, Pierre Clergue, et de quelques familles influentes et complices, jusqu'à la répression de 1308 – 1309. A partir de ce noyau dur, la résistance va s'y organiser, avec ses réseaux parfaitement entretenus, ses secrets, mais aussi ses trahisons. Rarement indifférentes, très souvent divisées, les familles, les clans (les « ostal ») du haut-pays ariégeois, tissent des liens complexes, d'un village à l'autre, dans des mariages aux limites de l'endogamie. Clergue, Rives, Belot, Benet, Maury...abritent l'hérésie sous l'apparence de catholiques orthodoxes. Difficile pour l'Inquisition d'y traquer la vraie foi.

PIERRE CLERGUE

La figure centrale de Montailou, Pierre Clergue, est un personnage incontournable dans le Montailou des treizième-quatorzième siècles. Chef de famille il ressemble à un « parrain », chef de clan, grand prédateur, « sabreur », « grand carnassier », écumant « sa paroisse et les paroisses voisines » et faisant l'amour « à s'en rompre les braies », selon Le Roy Ladurie. Son statut de prêtre le rend irrésistible. Sous la soutane, les femmes de Montailou, quel que soit leur âge, imaginent le mystère et le goût exaltant du péché. Il fascine d'autant plus ses paroissiennes que nulle n'ignore ses innombrables conquêtes, un peu comme si chacune d'entre elles voulait démontrer qu'elle est également capable de séduire ce Don Juan ariégeois qui incarne le pouvoir, l'argent et le plaisir de la transgression. Il les attire comme un aimant et le fait devient si banal dans le Montailou de cette époque que certains maris, prêts à répudier ou à battre sévèrement leur femme si elle les trompe, consentent cependant à ce qu'elle cède aux avances de Pierre Clergue, mais à lui seul ! Un peu comme s'ils en étaient fiers, comme si cela était la preuve qu'ils possédaient une femme désirable...Si leur femme n'avait pas été attirante, Pierre Clergue, croulant sous l'abondance, ne s'y serait pas intéressé ! La vanité suit des voies insoupçonnables. Nulle femme ne semble avoir regretté d'avoir cédé à ce Casanova de campagne, d'avoir succombé à sa déclaration rituelle « tu me plais plus que femme au monde », version médiévale du célèbre « t'as de beaux yeux, tu sais ! » Grasida Lizier, l'une des nombreuses conquêtes de Pierre Clergue, lors d'un interrogatoire en 1310, est accusée d'avoir « commis le stupre et lui l'inceste », car elle est sa cousine germaine et elle confirme devant l'inquisiteur le grand bien que lui fit Clergue.

« Aviez-vous mauvaise conscience du fait que vous vous laissiez connaître par ce prêtre ou croyiez-vous que de tels agissements déplaisaient à Dieu ? »

« Je n'avais pas mauvaise conscience et je ne croyais pas que cela pût déplaire à qui que ce fut que je couche avec ce prêtre, puisque cela nous plaisait, à moi et qu'il ne me fit aucune violence. »

Ces choses là sont dures à entendre pour un Jacques Fournier en mal de sainteté, imprégné des valeurs qui le conduiront vers le pontificat. Que le plaisir en dehors du mariage puisse être innocent et légitime, voilà certes une idée que le futur Benoît XII n'était pas prêt d'admettre. Quant à l'engagement religieux de Pierre Clergue, c'est Janus en personne, côté face le curé catholique, apparemment soucieux de combattre l'hérésie, côté pile le défenseur des cathares, protégés à Montailou plus que partout ailleurs. Une sorte de « flibustier métaphysique » dont la rhétorique habile permet de justifier toutes les transgressions et d'aller jusqu'à défendre...l'inceste. Au fond un homme d'une grande banalité dans ses motivations et auquel les circonstances et son génie propre ont permis de servir trois passions très communes : le pouvoir, le sexe et l'argent. Pour ce qui est du pouvoir et de l'argent, Jacques Fournier, le maître-inquisiteur, s'est montré plus efficace, mais il a dû sacrifier le sexe. Pierre Clergue est l'homme qui ne sacrifie rien, qui veut tout tenir, qui ne veut pas comprendre que « qui trop embrasse mal étreint. » Pierre Maury, le bon pasteur, et les Parfaits qu'il admire, se révèlent capables d'une vertu que seuls connaissent les hommes forts : le détachement. Mais lorsque l'esprit reste asservi par la vue d'un jupon, d'un tas d'or ou d'un quelconque pouvoir, on peut certes relever de cette catégorie que l'on désigne par l'expression « les grands de ce monde », mais à côté du modeste et libre Pierre Maury, ce ne sont que des nains. Pierre Clergue meurt en captivité en 1321. En 1329 il est condamné à titre posthume et ses restes sont brûlés, en tant que cathare impénitent, ce qui était vraisemblablement faire trop d'honneur à un despote tyrannique et mafieux qui n'hésite pas à détourner la loi, pour faire trancher la langue d'une opposante à ses visées dominatrices, et à ordonner l'élimination physique d'un catholique jugé dangereux...

Un troubadour du treizième siècle s'écrie non sans raison si l'on se réfère au personnage de Pierre Clergue :

« Clergue se fan pastors

et son aucizedor

e par de gran sanctor

qui los veï revestir »

ou si l'on préfère : « Les clerks se donnent pour pasteurs et ce sont des tueurs et il y a apparence de grande sainteté quand on les voit revêtir l'habit. »

ETAPES	TRAJET EFFECTUE
	Pyrénées Ariégeoises
1	Foix – Roquefixade
2	Roquefixade – Montségur
3	Monségur – Comus

4	Comus – Ax-les-Thermes par Montailou et le col de Balaguès
5	Ax-les-Thermes – Orlu
6	Orlu – Merens-le-Haut
7	Merens-le-Haut – Refuge des Bésines
	Cerdagne
8	Refuge des Bésines – Porte-Puymorens
9	Porte-Puymorens – Pas de la Casa (Andorre)
10	Pas de la Casa – Prullans par le col des Isards et la Portella Blanca
11	Prullans – Baga par Bellver
	Catalogne
12	Baga – Gosol
13	Gosol – Casanoves de los Garrigues (nuit à Berga)
14	Casanoves de los Garrigues – Berga par Queralt
	<u>Aller</u> : train de La Ciotat à Foix par Toulouse
	<u>Retour</u> : taxi Berga – La Tour de Carol, train La Tour de Carol – Ax-les-Thermes- Foix – Toulouse – Marseille – La Ciotat
	Soit 16 jours dont 2 d’acheminement et 14 de marche pour environ 280 kilomètres avec toutes les variantes

Au terme de ce voyage, nous aurons parcouru trois régions fort différentes mais dont l’unité est autant le fait de la géographie que de l’histoire.

L’Ariège

Le sentier traverse le massif de St Barthélemy, aux vallées glaiseuses et humides, le Pays de Sault aux forêts épaisses de conifères où l’herbe est rare. Puis il conduit de la réserve d’Orlu à Ax-les-Thermes, en poursuivant par le Massif du Carlit.

La Cerdagne « cœur du chemin »

Irriguée par deux vallées, le Campcardos côté français et la Llosa boisée et accueillante, la Cerdagne multiplie églises, chapelles et ruines. Cette région est à cheval sur trois frontières et riche de flore et de faune. Elle est surplombée par la Sierra de Cadi où Baga la rustique et médiévale le dispute à la bigarrée Puigcerda.

La Catalogne

Le relief grandiose de la Pedraforca hante encore l’esprit et marcher y fut un plaisir tant on y est libre de toute présence « touristique » et ému par les ruines des hameaux perdus et des chapelles qui renvoient à un autre temps.

.....

Les Pyrénées : une unité culturelle et géographique compromise par une division politique artificielle

Unité culturelle

Pourquoi fuir vers l'Espagne ? La géographie est propice au refuge, à l'exil, dans ces siècles où la « frontière », au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'existe pas. Pour ces hommes de la montagne, les Pyrénées n'offrent pas d'obstacle. Ces chemins unissent plus qu'ils ne divisent et les bergers sont de fins connaisseurs des cols et des sentiers de montagne. Des deux côtés de la montagne, va s'organiser tout un réseau de drailles qui rejoignent les crêtes et qu'empruntent pasteurs et muletiers. La vie circule au plus profond des massifs par ces routes de transhumance si favorables à la propagation des hommes, des marchandises et des idées. Ils passent aussi bien par les grands cols plus faciles, comme le Puymorens, que par les défilés sauvages, comme les gorges de la Frau ou le haut col de la Portella Blanca.

Comme le Comté de Foix, la Catalogne et le Comté de Barcelone doivent partiellement leur force, à la possession de pâturages à travers les Pyrénées orientales. Les pâturages, voilà la grande affaire de ces bergers occitans, de part et d'autre des Pyrénées, qui occupent les hautes terres d'estive où s'engraissent des milliers de bêtes. On suit leurs traces, au fil des orris, le plus souvent abandonnées aux ravages du temps. Construites en pierre sèche, sur des propriétés familiales ou collectives, d'utilisation individuelle ou communautaire, ces petites cabanes ont fonction d'abri temporaire, comportant au mieux poêle et lit, ne permettant même pas au berger de se tenir debout. Une charte de 1292, octroyée par le Comte de Foix, accorde des privilèges, notamment le droit d'orriage et de pâturage pour des orris et des estives situées sur des terrains domaniaux. Le monde rural, au moyen-âge, est plus autonome qu'il n'y paraît et son génie consistera à élaborer un droit d'usage limitant et réglant les conflits, qui s'appliquera, plus tard, dans le cadre des associations de jurandes.

En effet, du côté français, l'appartenance à de petites entités politiques, tels les comtés de Foix, Carcassonne...qui cherchent leur autonomie par rapport à un lointain pouvoir en Ile de France, favorise les tendances centrifuges. Côté espagnol, si l'on peut alors s'exprimer ainsi, la Cerdagne et la Catalogne ont échappé aux dévastations arabes et restent un refuge au moment de la « Reconquête. » Des deux côtés on cultive l'indépendance par rapport au pouvoir central.

En attendant, les « parlers », fort voisins, ne font pas obstacle au passage. L'occitan unit ce monde transfrontalier, langue si différente du parler « d'oïl », même si les Ariégeois des treizième et quatorzième siècles n'ont aucune conscience de cette entité sous-jacente, et pourtant active et réelle, l'Occitanie.

« Passer de Tarascon et d'Ax-les-Thermes à Puigcerda et San Mateo ne leur pose guère de problèmes de compréhension. Linguistiquement, il y a peu de Pyrénées » E. Le Roy Ladurie dans Mvo (Montaillou, village occitan.)

Pour les Français qui n'ont pas de familiarité avec les « patois » du midi, avec l'Occitan, le catalan se dit et s'écrit de façon bien étrange ! D'autant qu'aujourd'hui

les Catalans n'aident guère le marcheur qui peut rengainer son espagnol de potache ou s'essayer à mettre o ou a à la fin de ses mots. Le catalan est une langue à part entière qu'Alex pratique assez bien pour nous avoir ouvert des portes, réussi à délier bien des langues et éclairer des sourires et que les cathares ariégeois tenaient pour familière tant elle était proche de leur patois. Le berger de Montailou, accueilli à Berga, n'était guère dépaysé. Imaginons donc Bélubaste, comme un poisson dans l'eau, au contact des Catalans qui ouvraient aux fugitifs leurs maisons et souvent leurs cœurs.

Unité géographique

En outre, les deux versants de la montagne présentent une belle unité géographique. Peut-être conviendrait-il d'opposer un versant nord plus atlantique, donc sensiblement plus humide, à un versant méditerranéen plus ensoleillé, plus sec, quoique nous ayons été surpris par l'importance du boisement, versant sud justement. Moins de pluie, des ciels plus lumineux. Mais, des deux côtés, les botanistes différencient des étages de végétation sensiblement analogues, les nuances étant données par l'exposition, à altitude égale, comme dans les Alpes. Ainsi nos bergers cathares basculaient aisément dans des paysages identiques à ceux qui leur étaient familiers. Dans les zones basses et les fonds de vallée, pins laricio et arbres à feuilles caduques, genêts jusqu'à 800 mètres. A l'étage supérieur, plus frais, plus humides jusqu'à 1700, 1800 mètres, pins sylvestres en grandes sapinières et hêtraies des versants nord. On trouvera aussi les grandes bruyères arborescentes, les genévriers géants et le raisin d'ours (myrtilles.) Plus haut, jusqu'à 2400 mètres, le pastoralisme a largement déforesté. Les grandes sapinières subsistent en bouquets, ou en arbres isolés, au milieu de gras pâturages. Les fleurs seront plus rares en juillet. C'est le domaine des rhododendrons, de l'arnica, de l'orchis, des gentianes, du genêt purgatif et des soulanes. Passé 2400 mètres, l'arbre disparaît au profit d'une pelouse maigre, une lande à genêts. Plus haut encore, quand la neige disparaît, la végétation adaptée aux grands froids résiste : silène acaule, renoncules, saxifrages... Comme on le voit, notre berger de Montailou ou de la Llosa nulle part n'était dépaysé.

Enfin la géologie se moque bien de la frontière ! Les Pyrénées s'appuient sur une dorsale mitoyenne primaire truffée de noyaux granitiques (comme le Carlit) tandis que de part et d'autre, comme dans nos Alpes, des assises secondaires s'adosent à la zone axiale dominant des piedmonts calcaires modestes : Plantaurel et Corbières. Partout des sommets qui taquinent les 3000 mètres, des cols faiblement échancrés et des plas élevés qui tranchent les roches cristallines et calcaires.

Quid de la frontière aujourd'hui ? Quid de la traversée à pied de la montagne pyrénéenne ? La « barrière » pyrénéenne a bien été, et reste, une passoire pour les marcheurs. Seuls les ours n'ont pas l'âme voyageuse puisque, côté français, il a fallu, pour pallier la disparition de l'ours pyrénéen, dont il ne restait que de rares spécimens mâles, héliporter des ours femelles slovènes. L'ours espagnol, qui paraît bien implanté outre Pyrénées, se cantonne dans son territoire et n'a pas le bon goût, comme nos loups du Mercantour, venus à pattes des Apennins, de franchir la montagne pour « coloniser » la forêt française et accélérer le métissage, sans doute profitable à l'espèce. Peut-être les clameurs « oursophobes » des éleveurs français

ont-elles dissuadé l'ours espagnol de venir frayer sur des territoires hostiles ! En revanche, les humains n'ont pas eu ces réticences. Au fil des époques troubles et troublées, sont passés résistants, juifs, réfugiés républicains menés par des passeurs au risque de leur vie, contrebandiers, chasseurs...du Capcir vers la Cerdagne et les sources du Sègre ou par Gavarnie vers l'Aragon.

Divisions politiques

Pourtant les visées politiques ont porté atteinte à cette unité que nature et culture avaient constituée. Les bornes frontières témoignent de cette scission que les ambitions territoriales ont instaurée. A la Portella Blanca où notre itinéraire bascule en Espagne, la frontière entre Espagne, Andorre et France est matérialisée par une borne : le tri-point 427. Ce col est emblématique sur le « Chemin des Bons Hommes » puisqu'il fera transiter le randonneur, comme il le faisait pour l'hérétique en fuite, du Campcardos, vallée française, aux vallées catalanes de la Llosa et du Sègre.

La borne 465 se trouve à la Tour de Carol d'où, si l'on veut revenir en France, en rebroussant chemin, le randonneur disposera, à partir de Puigcerda et Bourg Madame, d'un train surréaliste et d'une gare d'un autre siècle, démesurée, délabrée mais vivante. De là, les trains l'emmèneront, cahotant d'abord, comme un train d'opérette, vers Ax-les-Thermes, puis sur les grandes lignes, vers Toulouse, Paris ou ailleurs ! Mieux que la gare de Perpignan, nombril du monde si l'on en croit Salvador Dali !

Il en aura fallu des siècles pour matérialiser dans l'espace, sur la crête, cette frontière. Des siècles d'accords conclus pour consacrer le morcellement de l'entité pyrénéenne, chacun désirant que l'on reconnaisse les frontières délimitant ses conquêtes, que l'on ratifie son emprise territoriale. Et comme on ne peut vivre dans un état de guerre permanent, avec la caution des seigneurs, des prêtres et des Etats, le partage des estives s'est organisé. Lies et passeries régleront l'utilisation des pasquiers, pas calmes ou autres « estiba » et jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle ces conventions régulières assureront à tous la pratique pacifiée de l'économie montagnarde. Sur le plan politique, la paix des Pyrénées (1659), scellée par le mariage arrangé de Louis XIV avec Marie-Thérèse l'infante d'Espagne (1660), entérine les impérialismes respectifs. Ce choix politique accélérera le repli identitaire lors de la construction des Etats-Nations qui, au dix-neuvième siècle, causeront tant de problèmes. Etats centralisés dont la perception de l'espace et des limites est si nette, l'expansionnisme si fort, que déjà, à l'aube du dix-neuvième siècle, Napoléon Premier, au terme d'une campagne désastreuse, échouera sur le rêve d'un grand empire, préfiguration d'une Europe des Nations. La République française avait initié le mouvement dans les pas de monarchies centralisées et autoritaires du côté français. Côté espagnol, le ciment catholique élaboré par la reconquête a tout à la fois uni et divisé Catalans et Espagnols, qui n'ont pas fusionné dans une unité de type franchouillard. Ce n'est guère mieux hélas ! La recherche identitaire forcenée des Catalans, opposée au jacobinisme centralisateur, n'a pas donné les meilleurs résultats. L'unité espagnole est manifestement inachevée, à construire. Mais, à l'heure européenne, forger une difficile unité nationale a-t-il encore un sens ? Les visées expansionnistes ont bien brisé l'unité pyrénéenne originelle.

PYRENEES ARIEGEOISES

Chemins d'Ariège

Retour en 2006 sur trois étapes déjà parcourues en 2004, puisqu'elles sont communes au « Sentier cathare » et au « Chemin des Bons Hommes. » En effet, le tracé du « Camin dels Bons Homs », tel qu'il a été conçu par Français et Espagnols, part de Montségur. L'itinéraire de fuite démarre, ou finit (pour les Espagnols qui parcourent ce chemin), à Montségur. Il conduit jusqu'à Queralt d'où, par temps clair, on distingue Montserrat (sanctuaire catholique, s'il en est !) et au-delà encore sur des sentiers qui restent à explorer et découvrir, en particulier la variante qui mène de Gosol à Solsona, que nous avons provisoirement délaissée et qui est très bien décrite dans le guide espagnol, « La Ruta de los Cataros. » Montségur, c'est là que tout s'achève, dans l'embrasement du bûcher, mais c'est là aussi où tout recommence. Après la lumière, la pénombre. Montségur, arche de Noé échouée au sommet d'un pog pyrénéen. Le pog c'est la « motte » médiévale ou si l'on préfère la butte, le promontoire où est édifié le castrum et d'où l'on assurera défense et surveillance. Mais si notre itinéraire personnel est parti de Foix, c'est pour des raisons de commodités car la gare de Foix est bien desservie à partir de Toulouse, et aussi parce que cette ville est riche d'une histoire liée étroitement au catharisme. Ce petit comté n'oublie pas que, depuis le bûcher funeste, il fit le lien, entre la France et la Catalogne en empruntant les sentiers qui guident vers Montserrat et au-delà encore, plus au sud.

Sillonner à nouveau ces trois étapes, en sens inverse, dès lors, n'eût rien de pesant. Jusqu'à Comus, on suit le balisage « cathare » au logo si particulier, puis par le GR 107, balisé blanc et rouge de façon très classique, on gagne l'Espagne. Trois étapes revisitées, puisque entreprises cette fois en sens inverse, pour redécouvrir les Monts d'Olmes aux croupes arrondies et boisées, aux vallées glaiseuses et humides, puis le Pays de Sault aux forêts épaisses de conifères qui cèdent le pas, sur les hauts, au domaine de l'herbe rase. Ensuite quatre étapes nouvelles pour nous, de Comus à Porte-Puymorens. Au cœur des Pyrénées ariégeoises alternent harmonieusement, étapes très « alpines », dans la réserve d'Orlu et sur le tour du Carlit, et des vallées très humanisées comme celle de l'Ariège où Ax-les-Thermes polarise le tourisme, avec bonheur.

Foix : un comté remuant

Nous y arrivons par une chaude, très chaude journée de juillet. Le château comtal, si bien conservé, entrevu derrière un rideau de pluie lors du dernier passage, a bien fière allure. Première sentinelle sur la route d'Espagne, il fut très impliqué dans le catharisme. Loin derrière, si près, si loin à la fois, le piedmont des Pyrénées ariégeoises marque l'horizon. Nous dormirons, à l'ombre des trois tours, au pied de la forteresse illuminée en cette nuit d'été. Citadelle à taille humaine, le château séduit par l'harmonie qu'il dégage. Quelle meilleure introduction au catharisme que la visite du château, dans l'intimité d'une famille qui, au moins jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Gaston Phoebus, à défaut d'adhérer au catharisme, protégea les nobles poursuivis par l'église catholique. Solidarité de classe oblige ! Les comtes Roger, Raymond-Roger, et surtout Roger-Bernard, firent l'histoire de Foix.

C'était un comté très ancien, créé par Charlemagne et ayant tissé des liens avec le Comté de Toulouse. Roger-Bernard, devenu comte de Foix en 1265, tient une place à part, tout à la fois désireux d'affirmer son autonomie face au roi de France (et non le moindre en la personne de Philippe le Bel), face au roi d'Aragon et face à l'évêque coriace de Pamiers, Jacques Fournier, alors soutenu par le pape Boniface VIII. Il s'entoura d'hommes poursuivis par l'Inquisition pour hérésie. Simon de Montfort, dont on connaît la violence, aurait bien vainement juré, pendant la « Croisade », « qu'il ferait fondre le rocher comme graisse pour y griller le maître ! » Les femmes de la famille ne furent pas en reste pour porter loin la foi cathare, si l'on en juge par l'engagement d'Esclarmonde de Foix et sa fin funeste.

Foix- Roquefixade

En ce 14 juillet 2006, où la température flirte avec les 25° dès 7 heures à Foix, atteindre Roquefixade, du moins dans les premières heures de marche, ce n'est que du plaisir ! Une montée régulière, même si elle est raide, et une longue route forestière amènent, à travers la forêt domaniale de Touron, au col du même nom, à l'abri des ardeurs du soleil, dans une splendide hêtraie. Est-ce la chaleur qui a découragé les marcheurs ? Seuls nous accompagnent les chants d'oiseaux. A l'heure méridienne, un bouquet de noisetiers offre un ombrage bienvenu et la source tarie, comme les sols secs des champs clos, rappelle la sécheresse de l'été 2004. A Leychert, le sentier se redresse, les températures aussi hélas, et les deux cents mètres de dénivelés, bien modestes au demeurant, quoique largement arrosés, d'eau s'entend, apparaissent comme un Himalaya. Ce chemin en balcon, qui évite la route en contrebas, est un magnifique belvédère sur la chaîne du Plantaurel et offre un point de vue remarquable sur les ruines du château de Roquefixade, confondu avec son éperon rocheux. Pour la seconde fois, Roquefixade nous accueille, citadelle du vertige qui annonce la couleur d'un pays où les châteaux furent à la fois temples et cimetières. Le fier éperon cathare domine le village aux toits rouges et, de là, la vue porte jusqu'à Montségur qui semble posé au sommet d'un triangle, de l'autre côté de la vallée de Lespine. Ici le château, moins couru que Montségur, fut rasé, en 1632, sur ordre de Richelieu. Seule hante les lieux l'ombre de Ramon de Pereille qui prit fait et cause pour les cathares. Il ne fut pas une exception car dans la société occitane nobles et riches bourgeois ont été les premiers séduits par le retour au message biblique. *On ne saurait trop conseiller de passer la nuit au gîte communal installé dans la vieille école au cœur du village plutôt que de séjourner dans celui situé en dehors du village...*

En route pour le mythique site de Montségur

Montségur : le pog nous servira de repère au départ de Roquefixade. Le moutonnement de collines, noyées de forêts qui nous en séparent, va présenter un parcours des plus sauvages à travers les Monts d'Olmes. Ici des essences variées s'entremêlent où le hêtre l'emporte le plus souvent sur le châtaignier. Et toujours cette lourde terre, qui colle si bien aux semelles, rendue plus pâteuse encore par la pluie d'hier. C'est dans les fonds humides que nous pataugerons, le long de petits ruisseaux secrets que nous remonterons, là où le sentier, tout en courbes, se faufile au fond de vallons ou franchit ces molles croupes en une succession de montées et descentes souvent sans nuances, raides et glissantes. Protégée par un beau couvert végétal, la distance est courte entre les deux châteaux. On s'octroie le luxe d'une

sieste à l'abri d'une ombre rafraîchissante. Seule ombre au tableau, si nous osons dire, les insectes dévoreurs et piqueurs qui nous harcèlent.

Montségur éblouit, Montségur retient, excite l'imaginaire. Le « mont sûr », le saint des saints, fut, on le sait, le refuge de cette épopée cathare. Le château, tel qu'il apparaît de nos jours et dont il ne reste que ruines, ne fut reconstruit qu'en 1300. Il devait être légèrement différent lorsqu'en 1244, deux cent vingt-cinq Parfaits préférèrent le bûcher au reniement. Lors de la reddition, sortirent d'abord les femmes et enfants, puis les chevaliers et les soldats et c'est en contrebas, dans le champ des Cramats, que s'élevèrent les flammes. L'ouvrage actuel est un petit château français construit au sommet du pech où il remplaçait un castrum et sa modeste tour, un village fortifié, renforcé de bric et de broc au fur et à mesure que se présentaient, de plus en plus nombreux, ceux qui fuyaient la guerre et les persécuteurs. C'est ce que rappelle le petit musée, en exposant tant d'objets émouvants tirés des fouilles. Symbole de résistance, Montségur séduit autant qu'il fascine par la beauté du lieu et parce que c'est un de ces rares endroits où on peut toucher le quotidien des Bons Hommes et de leurs fidèles, sentir comme une présence invisible ayant survécu aux persécutions ou, peut-être, ayant survécu à cause des persécutions...

A Montségur, la fuite commence, dans le silence des montagnes de la Haute-Ariège et du comté de Foix. Loin d'avoir décapité l'hérésie, la chute de Montségur et le bûcher sacrificiel vivifient la foi. Bien sûr, il y eut des découragements, des défections et des départs, un premier exil vers la Lombardie. Mais nombreux furent ceux qui s'obstinèrent jusqu'à la mort pour défendre leur foi. Lorsque s'ouvre la grande enquête de 1245 – 1246, les cramats font figure de martyrs. Quant aux parfaits et parfaites ils continuent, malgré les difficultés, à dispenser « le consolamentum. » Le **consolament** ou « consolamentum » est un terme unique pour deux visées différentes. Le sens premier du consolament est la cérémonie administrée nécessairement par un Parfait qui transforme le croyant ou le sympathisant cathare en Parfait ou Parfaite cathare. Le consolamentum est ici l'équivalent de l'ordination catholique. C'est un baptême de l'esprit qui comprend à la fois, un geste, l'imposition des mains, l'échange de baisers, l'adhésion à une pratique fondée sur l'abstinence et la continence, le végétarisme, la vie en communauté, la fidélité à la foi et l'obéissance aux principes évangéliques. Les femmes n'étaient pas les moins acharnées à défendre et propager l'hérésie, d'autant que le catharisme leur consentait le pouvoir de donner, comme les Parfaits, le consolamentum. Ainsi, la chaîne n'était pas rompue. Malheureusement l'Inquisition ayant éliminé les Parfaits systématiquement, après la mort de Béliaste, le dernier d'entre eux, plus personne ne pouvait perpétuer le consolamentum et la religion cathare a disparu. Le second sens du consolament est un sacrement que le Parfait accorde au sympathisant cathare pour obtenir le salut de son âme juste avant la mort, une sorte de baptême des mourants. Une fois le sacrement donné le sympathisant s'engage à mettre en œuvre **l'endura**, c'est-à-dire à ne plus manger ni boire, à se laisser mourir de faim et de soif, manifestant ainsi son détachement à l'égard des biens matériels et révélant de ce fait qu'il mérite bien le salut.

Pour les hérétiques et leurs sympathisants, l'inquisition a prévu une gradation des châtiments allant du port des croix jaunes (anticipation de l'étoile juive ?), au « mur » et à l'enfer du bûcher. Ce qui ne laisse souvent d'autre choix que l'exil. **Les croix jaunes** représentent le niveau inférieur des condamnations subies par les

hérétiques. Les pénitents qui s'étaient rendus coupables d'hérésie, mais reconnaissant leurs fautes et jugés récupérables, devaient porter deux croix jaunes sur les vêtements, à l'exception des chemises : croix de feutre dont la taille variait selon la mesure choisie (longueur ou largeur d'une main donc 7 à 10 cm ou 17 à 22 cm.) Les double croix étaient portées devant et derrière. Montaillou est souvent désigné par le nom de « village aux croix jaunes », tant l'hérésie y fut fortement incrustée et les condamnés nombreux.

Monastique ou diocésaine, l'Inquisition va poursuivre un redoutable travail de fourmi, sans empêcher l'ultime sursaut cathare qui nous occupe, en cette fin de siècle, lorsqu'un notaire d'Ax-les-Thermes, Pierre Authié, et son frère Guillaume, touchés par la grâce, allèrent chercher en Italie le consolamentum d'ordination. Ils prêcheront à travers le Comté de Foix, le pays d'Aillon, de Sault jusqu'en Quercy, Lauragais et Gascogne. Grâce à leur prosélytisme, le catharisme survit, ni abâtardi ni décadent.

LES PARFAITS « PARFAITS »

Guillaume Authié, frère de Pierre, notaire d'Ax, apparenté à l'ostal de Benet par sa femme Gaillarde de Montaillou, marquera les esprits : classe, humour, érudition, élégance, belle femme, danseur recherché, brillant causeur, sa conversion n'en est que plus méritoire car il abandonne une vie aisée pour assouvir la passion spirituelle qui l'anime. « Autre était ce temps-là, autre est celui-ci » dit-il pour marquer la rupture entre sa vie antérieure et la vie consécutive à son engagement militant. On est en présence d'une véritable conversion faite en Lombardie, une transformation totale de la vision du monde et des valeurs. Le perfectionnisme, la rigueur qu'ils manifestaient dans leur vie profane seront transférés dans leur nouvelle existence, au point de susciter la vénération de tous ceux qui les approchaient. On reste toujours admiratif devant ceux qui vont au bout de ce qu'ils entreprennent et qui manifestent, pour atteindre un but spirituel, un désintéressement total à l'égard des biens matériels de ce monde. Mais en ces temps d'Inquisition, on mourrait d'être trop parfait ! La trop grande perfection effraie parfois les médiocres et leur jalousie et leur ressentiment aboutissent souvent à de mesquines vengeances, de fatales dénonciations... Pierre et Guillaume réactiveront les réseaux endormis et entameront une reconquête religieuse méthodique livrant une course de vitesse qu'ils furent bien près de gagner avec les inquisiteurs. Bien entendu, ils finiront sur le bûcher.

Parfait : per fectus. Dans les documents d'inquisition ce vocable définit celui qui est « parfaitement », « totalement » hérétique et non pas celui qui a atteint la perfection spirituelle et religieuse. Les dissidents ne s'attribuent jamais cet adjectif substantivé, mais s'annoncent plutôt par les termes de Bons Hommes et Bonnes Femmes. Quant au mot « cathare », utilisé pour désigner les hérétiques du midi, il ne s'est généralisé qu'au dix-neuvième siècle et il n'est pas repris au douzième et treizième siècles par les hérétiques, car il sert à leurs détracteurs pour les dénigrer (voir les explications données par l'une des spécialistes du catharisme, Anne Brenon.)

L'arrivée sur Montségur est quelque peu convenue. Ici, on le savait, le catharisme se vend, se lit, s'affiche. Peu de marcheurs. La chaleur orageuse de cette

fin d'après-midi a même découragé les promeneurs. Mais le parking aménagé est plein comme un œuf : voitures, camping-cars, autobus se pressent au pied de la tragédie éteinte. Ce soir, à l'ombre du pog, nous retrouverons l'hôtel des Costes. Les anciens propriétaires, qui donnaient à cette maison un souffle si particulier, ont cédé l'affaire pour cause d'âge. La qualité demeure, le souffle cathare perdurera-t-il ? Dans le gîte voisin, le beau-fils des Costes, a entrepris de développer, selon une interview découverte par pur hasard dans la belle revue glacée « L'Ariégeois », un concept quelque peu opaque, celui de « scret. » Le gîte n'a pas changé mais il s'est agrandi d'une coopérative « bio » et d'un petit restaurant et boutique où l'on fait dans le « commerce équitable. » « Lou scret » est un peu à l'image de son concepteur, bobo soixante-huitard qui se présente dans son originalité et son mystère : fumeux, hermétique (mais logique pour un « scret » !) D'ailleurs, selon ses dires, il a même dérouté, je cite « les têtes d'œuf d'HEC tant le concept est particulier. » Le gendre surfe sur la vague bio, l'hôtel familial est en passe de se transformer en petit hôtel haut de gamme pour satisfaire une niche touristique citadine et fortunée. Elle viendra moins pour le mythe que pour le jacuzzi des chambres et le bio de la table : In vino (bio) veritas ! Et le catharisme alors ? Ainsi vont les choses, l'économie touristique peut s'emparer d'une pensée et d'une pratique pour les monnayer et, probablement, en trahir l'inspiration première. Au demeurant l'hôtel, comme le gîte, dans des genres différents, sont tout à fait recommandés pour une halte sur le chemin.

De Montségur à Montailou : le pays de la légende cathare.

A défaut de direction cardinale, on marche vers la Catalogne, au-delà des ports. Rien ne nous presse et nous ferons la route en un jour et demi, paresseusement, ne voulant, pour rien au monde, manquer la halte de Comus, pour retrouver un peu de l'âme du pays de Sault, de cette école transformée en gîte où Anne Pagès accueille chacun de ses hôtes comme s'ils étaient de vieux amis ! On avale dans les temps du guide (harcelés par les taons !) la descente vers la croix de l'ancien petit village de Pelail. Le terrain, très pentu, est fort heureusement sec. Lors de notre dernier passage, la glaise glissante, bien qu'en montée, nous avait obligés à nous « accrocher aux branches » au sens propre s'entend. Après les sommets, les gorges : les gorges de la Frau (l'effroi ?), étroit défilé où l'on passe de la lumière à la pénombre, où la petite rivière insignifiante se mue, lors des pluies, en torrent capricieux. Le temps couvert et lourd amplifie l'atmosphère pesante d'autant que les nuages s'amoncellent. L'eau a profondément creusé, entre ces parois calcaires vertigineuses, une formidable voie de passage, chemin scabreux entre Espagne et France, emprunté par les charbonniers et leurs mules, comme par nos Bons Hommes, qui sait, poursuivis jusque là par les cavaliers de Simon de Montfort ? Aucune route ne résistera aux éboulements. Aujourd'hui, l'étroit défilé résonne des exclamations d'un groupe d'enfants, descendant du plateau. Paradis perdu car, dans ce boyau qui s'ouvre progressivement à la lumière, les fleurs se multiplient et les premiers arbres de la forêt de Prades transforment le paysage en un décor alpin. Notre progression se verra très ralentie par la profusion des framboises. Entre cueillette, nuées d'insectes et papillons, dans un ciel dégagé et estival, le plateau de Sault s'ouvre à nous.

A **Comus**, rien n'a changé dans la vieille école. A l'abri de l'orage du soir, nous partagerons une grande tablée conviviale. Comus, Montailou, si près, si loin cependant. Comus, comme la petite station de ski voisine de Comurac, appartient au

Razès, ancienne vicomté de Carcassonne. Montaillou, comme Prades, rattachés autrefois au Comte de Foix, c'est le Sabarthès, des micro-régions qui nous paraissent sans importance aujourd'hui. Et pourtant tout les opposait et cette opposition s'est partiellement maintenue. Comus est de nos jours, à l'exception de la maison au bas du village, commune de l'Aude. Montaillou reste ariégeoise. Comus, la catholique, dépendait de l'évêque de Carcassonne, Montaillou, l'hérétique, du Comté de Foix, ce qui assez longtemps la protégea des obsessions anti-cathares de l'évêque de Pamiers...Quelques kilomètres à vol d'oiseau séparent ces deux villages ! Preuve, s'il en est besoin, que ces petites entités régionales, aujourd'hui oubliées, étaient alors bien vivantes. Elles scellaient ainsi les « paroisses » (pas plus de deux cent cinquante habitants pour le Montaillou médiéval.) Des frontières administratives invisibles, dont l'espace n'a gardé aucune trace, les divisaient parfois profondément.

Comus s'est éteint, au fil du temps, au rythme des épidémies et de l'exode rural. Six cent dix-sept habitants en 1638, cent quatre vingt-cinq en 1953, quarante-deux en 1994. Devant l'église, une croix de fer rappelle l'emplacement du cimetière abandonné tant il y eut de morts à enterrer en cette année 1638 où frappa le typhus. Commencée à Prades, l'épidémie se propagea à grande vitesse, à la faveur de la grande saleté qui choqua même les médecins de l'époque. Dans les rues malpropres où le fumier s'accumulait, dans la promiscuité des logements partagés avec les bêtes, le choléra frappa en 1854. Comment s'en étonner si l'on songe qu'au temps des cathares, l'épouillage, particulièrement de sa belle-mère, était une des plus belles formes de sociabilité ?

Ici la frontière est proche avec l'Espagne et l'Andorre. Pas étonnant que ce village fut aussi un nid de contrebande. Bergers, troupeaux utilisaient les drailles de transhumance dans la vallée de l'Ariège et la montagne audoise. Depuis l'époque napoléonienne, les chemins virent passer, selon les circonstances, proscrits, mercenaires, carlistes, prêtres rebelles et tous les trafics : laine, café, sel, pièces de machines à filer, avec la bénédiction du maire et du curé ! Maintenant ce sont les randonneurs, à la croisée du sentier cathare et du GR 107, qui animent le village à la belle saison et Comus – Merens est la première étape spécifique du chemin des Bons Hommes inauguré le 13 juin 1999 à Montségur. Ne nous leurrions pas, si le chemin ne semble guère correspondre aux anciens tracés du quatorzième siècle, il relie, par des sentiers agréables, en évitant les routes construites souvent à l'emplacement des voies anciennes, les deux communes d'un plateau (le plateau de Sault) que l'histoire avait divisées. Il n'est pas facile, même en s'aidant des cartes tracées à l'époque napoléonienne ou des anciens cadastres, d'exhumer les traces du passé. Les sentiers de randonnée actuels doivent composer avec les vicissitudes familiales (partage des terres, nouveaux bornages) et de l'histoire. Ici on est à la limite de deux climats, méditerranéen et atlantique. Des champs médiévaux ne restent aujourd'hui que des murettes noyées sous l'herbe et les tracés anciens s'effacent peu à peu dans ces espaces bien délimités où poussaient pois, choux, fèves, raves, lentilles et avoine. Un étage au-dessus se déploie la forêt de hêtres, sapins noirs et mélèzes qui s'accrochent par bouquets.

Montaillou : Au point de départ de l'exil : le village aux croix jaunes

« Aux sources de l'Hers, le pays d'Aillon est un beau plateau entouré de forêts et de pâturages. » Le village, qui domine ce plateau, se découvre au prix d'un petit effort de montée qui conduit jusqu'au « Castellas. » Seuls deux pans de murs en ruines témoignent pathétiquement d'un habitat militaire et aristocratique, vestiges fragiles d'une petite seigneurie que tout portait à oublier. Le lieu pourrait décevoir. Il faut l'embellir de l'imaginaire et surtout de la lecture préalable de l'ouvrage de Le Roy Ladurie, MVO (Montaillou, village occitan, publié en 1975 et revu et corrigé en 1982.) Inévitablement, la mémoire a retenu Montaillou, village occitan, lieu-culte depuis que l'historien, appuyé sur une documentation exceptionnelle, écrivit une épaisse monographie sur ce fief des seigneurs d'Aillon venus du pays de Sault et dépendant des Comtes de Barcelone. On y est cathare par refus des dîmes toujours jugées excessives, par haine du grand royaume du Nord. Ainsi on conteste autant l'autorité religieuse en tant qu'hérétique que la dîme en tant que redevable. Le premier converti fut un certain Prades Tavernier vite disparu en Catalogne. Sa succession sera assurée par le curé Pierre Clergue décrit tel « un loup déguisé en agneau. » C'est un personnage monumental, une figure, un tempérament et le couple d'amants terribles qu'il forme provisoirement avec Béatrice de Planissoles, la châtelaine torride, ne fait que conforter une réputation sulfureuse bien établie. Ainsi Montaillou est l'exemple de ce qu'a pu être le catharisme dans sa version villageoise et MVO, Montaillou, village occitan, une source foisonnante d'informations.

Des faits relatés par ceux qui l'ont sinistré seuls les écrits subsistent et quels écrits ! Un florilège d'interrogatoires pénétrant jusqu'aux comportements les plus intimes, menés par un véritable psychopathe de l'aveu, Maigret obsessionnel et compulsif, maniaque du détail, le trop célèbre Jacques Fournier déjà cité. De là émergent des figures attachantes et si banalement humaines : Béatrice de Planissoles, grande amoureuse s'il en est, nymphe ou « Marie couche-toi là » selon le degré de sympathie qu'elle suscite, Pierre Maury le berger, ouvert, épris d'aventure, Pierre Clergue en curé paillard, dévoreur de paroissiennes, prêtre catholique et cathare à la fois ! Puissent ces figures perdurer dans la mémoire collective. Ce n'est pour nous, au-delà de ce que le livre avait pu nous apprendre, qu'un lieu de pèlerinage virtuel où la réalité n'est plus que l'écho de ce récit. Maintenant, nous en avons conscience, ce ne sont plus les châteaux qui guideront le chemin comme sur le sentier cathare qui relie Foix à Port-la-Nouvelle. Nous chercherons dans la marche non plus la trace matérielle du passé mais la nature qui lui sert de cadre et les hommes qui en firent l'histoire.

BEATRICE DE PLANISSOLES

Des amours sulfureuses, un destin tragique, Béatrice a tout d'une héroïne de roman. De nos jours « Gala » en aurait fait ses couvertures, une sorte de Stéphanie de Monaco médiévale que l'on aime autant pour sa simplicité que pour ses faiblesses et que Le Roy Ladurie appelle « la nymphe du Sabarthès » ! De toute petite noblesse campagnarde, de ces nobliaux souvent appauvris mais sympathisants cathares, elle eût pourtant, par certains aspects, un parcours assez banal et représentatif des femmes de son temps. Mais dotée d'une nature volcanique et généreuse, elle fut le jouet de ses passions. Elle tenait apparemment pour

négligeable ce que Le Roy Ladurie désigne comme « la remarquable saleté externe des gens de Montailou », la toilette ignorant les zones anales et génitales pour se cantonner aux mains, à la face et à la bouche. Le fait de répandre autour de soi une odeur de corps mal lavé renforçait l'attractivité des mâles et était tenu pour un signe de virilité personnelle. Nietzsche voulait réhabiliter l'odorat comme instinct primitif par excellence que les siècles passés savaient, selon lui, apprécier à sa juste valeur. On était loin de la notion de déodorant !

Dans une vie bien courte Béatrice connaît un mariage précoce, à 17 ans, cinq enfants et deux époux brutaux et respectés. On rapporte également un flirt prolongé avec son régisseur, un viol du vivant d'un mari, mais elle ne tint guère rancune au violeur brutal dont elle devint la maîtresse attirée après la mort du premier mari, des intermèdes de veuvage mis à profit pour donner libre cours à des liaisons passionnées avec...deux prêtres, voilà qui n'est pas si commun, et dans les deux, le « tombeur » de ces dames : Pierre Clergue. Ainsi elle parle d'expérience lorsqu'elle soutient que « vous les prêtres vous péchez davantage du péché de la chair, vous désirez les femmes plus que ne le font les autres hommes », ce qui n'était pas pour lui déplaire. Béatrice mena une existence faite tout à la fois, de violence, résignation et transgression. Se laisser séduire au confessionnal, derrière l'autel de la vierge, par le coq de Montailou, coucher avec lui pendant la nuit de Noël (c'est qu'il faut bien célébrer Jésus), consentir plus tard à le rejoindre dans le lit qu'il avait fait disposer dans l'église est peu ordinaire. Tromper son second époux dans la cave lors d'une visite de Pierre Clergue et consentir lors de retrouvailles avec Barthélemy Amillac, le second prêtre, à faire l'amour dans une vigne, révèle à coup sûr que Béatrice n'avait pas froid aux yeux. Déjà vieille elle cacha ses amours illicites dans un village reculé de montagne pour filer le parfait amour avec le jeune curé. Un tempérament !

Ne renonçant jamais à l'amour de ses filles elle a subi, comme toutes les femmes de son époque, l'autorité phallocratique des mâles. Victime de trop de bavardages elle ne pesa pas lourd devant l'inquisiteur féroce et entraîna dans sa chute la ruine de toute la famille Clergue. Béatrice est décédée en 1329.

Par le chemin des écoliers : de Montailou à Merens

Depuis Montailou, on parvient sans difficulté, par le col de Balaguès, (1669 m) et le col d'Ijou, à l'embranchement qui mène au refuge de Chioula. A cet endroit précis, là où le chemin fait une courbe à gauche, deux garçons de Montailou rencontrèrent, une nuit de mai 1308 l'un des plus émérites cathares : Pierre Authié. Une bien belle montagne « à vaches » mêlant aubracs et gasconnes. Les vues sur la barrière pyrénéenne sont époustouflantes. Si ce n'étaient les sacs alourdis par le trop généreux pique-nique d'Anne pour ventres affamés, nous marcherions plus légers. De notre halte, nous embrassons d'immenses estives où résonne l'écho des troupeaux. Nous avançons, semblables aux cathares qui, mêlés aux bêtes, franchissaient les crêtes et faisaient halte dans ces orris de pierre sèche si fréquents sur ces hautes terres. La descente sur Ax-les-Thermes est une plongée chaude, car à découvert. Au fond de ces vallées si rétrécies, aux pentes si raides, couvertes d'épaisses forêts et entaillées par des ruisseaux profonds, on devine plus qu'on ne voit Sorgeat et Ascou. Le regard cherche à accrocher l'un de ces petits villages ariégeois aux maisons de pierre rustiques, mais hélas aux volets clos. Villages de vacances dont le calme tranche avec l'animation bon enfant d'Ax-les-Thermes.

Hors GR, la petite station thermale d'**Ax-les-Thermes**, que nous rejoignons au prix d'un petit crochet par rapport à l'itinéraire initial, est une parenthèse urbaine. Nous ne boudons pas notre plaisir. Ax, dans son genre rétro, voire kitch, est, sans prétention, une paisible station thermale. Ville d'eaux, carrefour commercial qui eût son heure de gloire au temps du chemin de fer, c'est là que les courageuses jeunes filles de Comus et de Prades descendaient leurs cueillettes de fraises des bois. Ramassées à Embeyré, dans la forêt domaniale de Prades, protégées dans des paniers légers en aubier de noisetier, les fraises arrivaient sur les tables des clients fortunés. Leur vente rapportait bien davantage, dit-on, que la fabrication des jougs de bœuf. Au moyen-âge, on soignait à Ax-les-Thermes la lèpre et la gale, grâce à des eaux sulfureuses. Autour du bassin des Ladres, on cherchait l'aventure galante en compagnie des ribaudes avenantes. Nous tremperons, comme il est d'usage, les pieds dans les eaux très chaudes du bassin des Ladres. Rien de miraculeux, hélas ! Quant à nos cathares, ils n'y risquaient pas un orteil ! Trop dangereux !

Ax-les-thermes, Orлу, Merens-du-haut, Refuge des Bésines, Porte puymorens. Voici égrenées les étapes d'un itinéraire que sans doute les cathares en fuite auraient préféré éviter. Il n'est pas, tant s'en faut, le plus court pour rejoindre l'Espagne. La logique eût voulu, qu'à partir du col de Joux, on gagna tout droit le col du Puymorens car nous n'avions pas l'Inquisition aux trousses. La chaleur accablante en vallée, la perspective d'une progression en suivant l'Ariège dans l'espace laissé au train et l'idée de longer la route, même par un sentier, avaient de quoi accabler les plus courageux. Nous optons donc pour la montagne, là où passaient véritablement les cathares en fuite, trop facilement repérables dans le fond des vallées.

Plongeon vers l'Oriège et **Orлу** d'abord. Rien n'y est bien aisé, ni la montée dans les fayards, raide et sans concession, depuis La Forge jusqu'au col de l'Osque (1404m), ni la descente vers Orлу. Des travaux inachevés d'une route forestière entamant la forêt et des pancartes menaçant le paisible randonneur d'imprévisibles tirs de mine avaient de quoi laisser perplexes. Fallait-il y accorder quelque crédit ? Après une courte transgression de l'interdit (mûrement réfléchi : était-il bien raisonnable d'imaginer la France des trente-cinq heures faire sauter des mines un samedi matin ?) et après avoir écarté la perspective d'une descente monotone et interminable sur une piste en lacets et en travaux, nous avons rebroussé chemin vers la Portaille d'Orgeix. C'est un choix qui, s'il allonge l'étape, traverse avec bonheur sapinières et chênaies vers la coquette et fraîche petite église d'Orgeix. Passé l'immense et bruyant camping concentrationnaire et déprimant, la vallée d'Orлу et de l'Oriège retrouve son calme dans le petit village d'Orлу. Dans ces forêts sombres et épaisses qui tapissent les versants, ont été réintroduits, depuis 1977, des loups gris dans un espace de semi-liberté. Quant à la réimplantation des ours slovènes, elle alimente la chronique locale. Les opposants aux ours sont très actifs dans ce massif du Carlit. Ils eurent, en d'autres temps, la peau du loup, ils pourraient bien aussi avoir la peau de l'ours !

D'Orлу à Merens-du-haut nous voilà encore jouant à saute-montagne. L'interminable montée au col de Joux n'a rien de difficile, certes. Juste prendre un rythme depuis la vallée de l'Oriège, en suivant la foultitude de lacets qui paraissent ne jamais devoir finir, par une route forestière bien tracée alors qu'elle semble rarement empruntée depuis Orлу. Les clarines des gasconnes nous accompagnent

un moment et un petit groupe de jeunes randonneurs nous dépasse à deux reprises d'un pas rapide, sacs bien lourds et arrêts fréquents. Rythme lent, sacs légers et marche fluide, les ancêtres vont coiffer au poteau la jeune génération, bien méritante pourtant. Les gasconnes du col de Joux à 1701m, autour de la cabane, réunies en symposium, n'en sont pas revenues et en parlent encore...La descente sur **Merens**, après avoir quitté les heureux « plas » herbeux ponctués des sapinières des abords du col, bascule dans un paysage très ouvert, sur la vallée de l'Ariège. Le changement de versant sent l'exposition méridionale : sols secs, fougères hautes et desséchées, genêts et hêtres. Sur ce sentier en balcon, une borde est plantée là, la borde de Coual, comme autrefois, sans électricité, sans eau courante, précédée d'odeurs de mille fleurs suivies...d'une forte odeur de bouc. Pas étonnant que le guide y mentionne la vente de fromages de chèvres et de miel.

Et, tout en bas, au tournant du petit torrent de St Touret, aux eaux sulfureuses, dans sa simplicité romane, l'église de Merens. C'est à l'abri de son haut clocher carré, de style andorran, et de son vieux cimetière, que nous faisons halte pour la nuit, peut-être comme autrefois les fugitifs sur la route de la Catalogne. Ici c'est l'ultime étape où l'on peut encore choisir de faire route vers le Puymorens ou préférer le difficile passage par la montagne. Pierre Authier, le Parfait, et ses compagnons ne trouveront guère de secours à Merens, six personnes seulement furent accusées de leur avoir apporté de l'aide. La plupart d'entre elles ne firent d'ailleurs qu'assister à des prêches chez les fidets d'Ax à quelques kilomètres de là. Nous n'avons pas non plus trouvé beaucoup de bienveillance chez le gérant du gîte qui, affichant complet, nous a renvoyés au rayon camping du magasin le plus proche, acheter une tente ! La chambre d'hôtes, accueillante, avec vue imprenable sur le clocher, va pallier cette défaillance. Ici on est dans la patrie du petit cheval noir rustique et sûr qui accompagnait montagnards, paysans, colporteurs, contrebandiers et qui est l'indispensable compagnon des randonnées équestres. Le chemin des Bons Hommes est aussi fréquenté par les cavaliers et nous croiserons nombre de ces petits chevaux noirs de Merens, en totale liberté, au cœur des estives ou de leur montagne d'origine. Cette race, quasi disparue dans les années soixante, est maintenant présente dans le monde entier. Tony Blair en posséderait même un spécimen.

Remarque : Depuis Montségur, dans l'ensemble, les distances ont été modestes en kilomètres mais souvent longues à parcourir (routes forestières en lacets faciles, plus adaptées aux véhicules tout-terrain qu'aux marcheurs)

EN CERDAGNE

En passant par la montagne : de Mérens aux Bésines et à Porté Puymorens

L'Hospitalet était sur le chemin de la Catalogne une halte, un refuge pour les pèlerins et les voyageurs égarés dans les redoutables tempêtes d'un col à presque 2000 mètres (1920.) Un genre de refuge de montagne avant l'heure. Ces hospitalets formaient toute une chaîne, construits au quatorzième siècle, jusqu'en Espagne, pour faciliter l'accueil des voyageurs. Beaucoup le furent à l'initiative de Louis XI. Quant au col, après la paix des Pyrénées qui scelle l'alliance franco-espagnole, il

gèle la frontière. Austère et rude, le col est utilisé dès 1052 comme voie marchande. Mais il n'était pas, tant s'en faut, le seul passage entre les deux versants, si l'on en croit la présence antérieure de plusieurs péages à Mérens, Porta, Carol... De Toulouse à la Catalogne, les convois de mules (particulièrement ceux réputés rapides et sûrs conduits par les muletiers de Berga) transportaient draps, fer et bois venus du sud et amenaient vin, épices, sel, blé et cuirs.

La montagne fut longtemps l'ultime refuge pour les derniers Bons Hommes fuyant les persécutions (les frères Donati cachent des Bons Hommes en Lauragais dans la forêt, Guillaume Authié, Guillaume Sabatier utilisent cabanes et grottes fortifiées, passent cols et rudes pentes) jusqu'à ce que, sous les coups de l'Inquisition, même la montagne devint dangereuse et qu'il ne leur restât plus que l'exil ! Nous irons nous y perdre un peu plus dans cette montagne, en choisissant la variante plus sportive, plus longue, plus excentrée, plus propice à la fuite discrète. Ce choix évite l'Hospitalet et le **col de Puymorens** plus logique mais plus dangereux pour les cathares, car sous le contrôle des hommes de l'Inquisition. De plus, le franchissement du col peut se faire en voiture en toutes saisons et de ce fait il nous semblait moins intéressant. Dès le départ de Mérens par le raide vallon du Nabre, nos mollets façonnés par les sentiers des Alpes retrouvent leur souplesse. Faut-il attribuer à la longue pratique de la pente nos muscles raccourcis et nos piètres performances comme marcheurs de plat ? Quoiqu'il en soit nous avalons le dénivelé jusqu'au **col de la Portelle** soit 1150 mètres et 3 heures 15 pour se hisser de 1183m à 2333m. Un temps honnête, voire honorable pour un trek, qui nous met bien en avance sur les temps du topo-guide.

Cette belle vallée, au sentier régulier, évoque fortement les vallées alpines. Un étage de rhododendrons et de framboises tentatrices ralentit singulièrement la progression. Puis un étage de sapinières, (sapins noirs, les mélèzes des Alpes du Sud ne s'étant pas acclimatés aux Pyrénées) et un étage de débris morainiques. Cascades, petits lacs et serpentine témoignent d'une ancienne présence glaciaire. Les gasconnes, plus charpentées que les tarines, nous rappellent aussi que nous sommes à des altitudes plus basses que dans les Alpes. Du col, le **refuge des Bésines** du club alpin français ne passe pas inaperçu. Récent et fonctionnel, aussi chaleureux qu'un centre d'accueil de nuit (voyez le règlement), il procure un abri sûr, sans génie, et des repas abondants. Hélas, combien de bœufs sacrifiés pour servir l'inévitable daube qui est le lot des montagnards affamés ? Les « cafistes » s'y retrouveront ! Soyons indulgents, dans les Pyrénées on échappe à la polenta !

Des Bésines à Porte : escapade montagnarde

Depuis hier, nous avons troqué le GR 107 pour le classique GR 10. Le GR, transpyrénéen et fort ancien, reste sportif et la journée, qui s'avèrera longue, malgré les altitudes modestes atteintes au passage des cols (2470m **coll de coma Anyell**), est assez « casse-pattes. » Blocs instables, vagues restes de névés, marécages spongieux et tourbières sournaises réclament vigilance. Ce GR fait cause commune avec le « Tour du Carlit », Everest des Pyrénées ariégeoises. Tout le paysage nous ramène au Mercantour. Les sommets y ressemblent à d'énormes tas de cailloux, cols sauvages, lacs, appelés ici « étangs », qu'il faudra longuement contourner. Les pauses sont celles des bergers : **cabane de Crouzet**, refuge de la Guimbarde, dans des paysages qui, par leur minéralité, doivent tout aux glaciers disparus. Si

jusqu'alors nous avons marché solitaires, aujourd'hui nous avons l'impression de nous trouver sur un boulevard. Conjonction sur cette portion de GR 10, de grands randonneurs venus du GR 10 ou du GR 107, de randonneurs qui se contentent du « tour du Carlit », enfin de randonneurs à la journée, les plus nombreux, de ceux qui nous accompagneront dans l'interminable descente jusqu'à **Porté-Puymorens** où les attend leur voiture.

L'orage tourne sans se décider franchement à rafraîchir cette chaude journée. Nous passons en coup de vent au gîte équestre où nous devions dormir. Mais il nous est apparu très vite que les stalles étaient mieux entretenues que les « dortoirs » mis à la disposition des cavaliers. Du court séjour au gîte d'En Garcie nous ne garderons que le souvenir d'une crasse ancienne, de poubelles débordantes et de quelques piqûres suspectes, autour du nombril. D'un commun accord, avec un jeune couple de passage, nous transférons nos pénates dans le seul petit hôtel ouvert de Porté. Pas de luxe, mais juste un confort honnête dans un lieu propre. Au demeurant notre hôtesse cavalière, devant notre attitude qu'elle eût pu juger cavalière, ne s'offusqua pas davantage de notre déménagement, plus préoccupée par ses chevaux que par ses hôtes. Ah ces femmes de cheval !

Sur les cols d'altitude à la frontière espagnole

De Porte – Porta au Pas de la Casa en Andorre par la Portella Blanca et le col des Izards en remontant la vallée du Campcardos.

Porte, Porta, Portella, Pas... autant d'appellations, qui sans ambiguïté ouvrent la ...porte. Nous quitterons sans regret le fond de la vallée étroite pour gagner le domaine des grandes solitudes. De replat en replat, en longeant l'Estany, nous nous sommes élevés, au-delà des sapinières, écartant parfois des troupeaux, effrayant involontairement quelque jeune bœuf isolé et craintif, nous détournant de notre chemin au vu d'un taureau patibulaire et puissant. Ici on vit libres comme les chevaux ou les vaches, comme ce berger entrevu dégringolant du haut de l'alpage vers un taureau menaçant pour l'écarter du troupeau et disparu vers les hauts, aussi vite qu'il en était descendu. Pasteur des temps modernes, mais pour nous vision d'un autre âge, chasseur musculeux et farouche, armé de son seul bâton, tête et torse nus, Rahan des temps modernes. Pas un salut, pas un mot échangé avec les randonneurs de passage, juste quelques sons venus du fond des âges compris par un taureau qui n'aurait déparé ni à Lascaux ni à Altamira ! De quoi faire rentrer dans le rang l'animal récalcitrant. Notre Cro-Magnon hirsute et à demi-nu a fait irruption, au pied de l'ultime montée. 2517m : la **Portella Blanca**, soleil voilé, est en vue. De cette crête frontière, on bascule vers l'Espagne, triple borne ente la France, l'Espagne et l'Andorre. Une table d'orientation embrasse au nord les pics de Fontnegra, à l'ouest les pics d'Envalira, au sud la Tossetta de l'esquella, le Roc Colom et la Pedraforca. : un magnifique observatoire.

Pour nous c'est juste l'heure du choix : aller jusqu'au Pas de la Casa pour une étape raisonnable depuis Porté (six heures environ) ou basculer vers l'incertain. Nous savons, par le guide, qu'il n'y a pas d'hébergement avant...Bellver en Cerdagne soit à quelques dix heures de marche, au prix alors d'une étape folle. Le choix est vite fait, nous optons pour l'étape andorrane. Pour tous ceux qui, par le passé, accédèrent à la Portella : Wisigoths, Romains, troupes impériales de Napoléon, transhumants, contrebandiers, cathares, la Portella était comme une

promesse de liberté, de vie meilleure, de repos, d'aventure et de sécurité tout à la fois.

De nos jours, réaliser ces voyages pédestres, c'est un peu retrouver de ce goût de liberté et d'aventures. Les contraintes sont seulement celles que l'on veut bien se donner ou que l'environnement impose. Les rencontres sont aussi inattendues qu'insolites, tant on navigue hors de notre quotidien. Le voyage devient alors une grande parenthèse meublée à chaque détour de chemin de visions, de sensations multiples et nouvelles, de curiosité sans cesse sollicitée. Mais nous, nulle Inquisition ne nous presse. Un petit effort encore nous porte vers le bel étang de Passaradès et le haut **col des Izards** à 2654m. Andorre, au débouché du col, nous plonge brutalement dans le monde d'aujourd'hui. Nous quittons l'imaginaire pour rentrer dans l'univers consumériste et le grand déballage mercantile. Les pylônes d'un télésiège nous guident jusqu'à la station de ski du **Pas de la Casa** qui n'en finit pas de s'étendre dans une débauche de laideur et de béton. Si les télésièges que nous longeons n'ont rien de bucolique, nous les jugeons aussi en amateurs de ski et pensons inévitablement que nous sommes en présence d'un beau domaine skiable. C'est à 2000m, dans l'univers minéral de la haute altitude, que nous atterrissons dans le temple du business, du mauvais goût, un de ces gigantesques emporium favorisés par les détaxes, dans un déluge de décibels, qui attirent bien plus de pèlerins que Rome, Lourdes et Compostelle réunies ! Ne crachons pas dans la soupe car nous ferons honneur au confort d'un quatre étoiles à prix discount (été oblige) et à un repas gastronomique dans une ambiance latino ! Ainsi va le monde, il serait vain de vouloir s'en exclure : nous sommes emportés par la globalisation. Le personnel de la station est international. Normal : on parle ici toutes les langues et l'argent n'a pas d'odeur.

Retour vers le **Campcardos** et la **vallée de la Llosa**. Nous ne boudons pas notre plaisir ce matin car le ciel, lavé par une pluie nocturne, est promesse de beau temps. Nous quittons le confort impersonnel du quatre étoiles pour basculer dans l'univers naturel entrevu la veille. Le col des Izards, à la montée cette fois, sert de mise en jambes et nous offre une vision de premier matin du monde sur le Campcardos. La portella, en contrebas du petit lac de Passaradès, paraît bien modeste. Elle en aurait, à raconter, cette crête frontière : conflits entre éleveurs, bergers, pour l'occupation des terres d'estive, contrebandes, colporteurs, batailles entre douaniers et gendarmes. Les cols les plus escarpés ne faisaient pas peur à ces rudes montagnards, même si les profits étaient maigres. Plus tard juifs, STO, réfugiés espagnols... Aujourd'hui nul besoin de tricher avec la frontière. La grande rue-supermarché qui offre alcools, cigarettes, parfums à prix cassés, rassemble toute l'Europe motorisée, dans une fraternité mercantile retrouvée. Le berger du Campcardos, aperçu seulement, court encore après ses bêtes. Que pense-t-il des ours nouvellement implantés ou encore des loups ou de ce grand Disneyland de la consommation ? Sans doute fait-il régulièrement ses courses au supermarché...

De la Portella, il ne reste plus qu'à se laisser descendre, tout en douceur, face aux cimes de la Sierra de Cadi, là-bas, au bout de la vallée de la Llosa, en Espagne, le long de la vallée du rio de Engaït. La Cerdagne ressemble à un Eden sauvage : pâturages aux sols souples et spongieux, comme une épaisse moquette, chevaux aux robes variées, vaches et veaux peu farouches au milieu desquels nous partageons la halte, adossés aux murs de pierre de la **cabane des Esparvers**

(2060m.) Les éperviers, nous n'en avons pas vu, mais en revanche nous avons longuement observé un concile de vautours regroupés par dizaines sur une petite butte et semblant délibérer d'importance. S'agissait-il d'une conférence en vue d'un partage équitable du territoire ? Les vautours ont aussi leurs problèmes ! Cette vallée n'en finit pas de descendre en s'élargissant, tantôt dans la forêt, tantôt à travers l'herbe grasse, à saute-ruisseau. De passerelle en lacets, de lacets en clairière, insensiblement, le chemin nous tire vers la vallée, sans trop forcer, mais dans la chaleur retrouvée. On s'accorde une baignade près de la cascade de Moli de Salt. Que d'eau sur ce versant par rapport au Campcardos ! Rio de la Llosa, Rio de Calm Colomer, torrent de la Ginebrosa...

A **Can Jan** nous dédaignerons les toiles de tente proposées par le paysan. Dommage car cela ferait une belle étape. Hélas, à ce jour, pour les hébergements, les Espagnols ont quelques vingt-cinq ans de retard sur la France, presque suréquipée en gîtes, chambres d'hôtes, campings traditionnels, campings à la ferme...Au rythme où la Catalogne et la Cerdagne mènent leur développement, gageons que c'est une situation qui évoluera bien vite. Quoiqu'il en soit, sur ces étapes espagnoles, mieux vaut savoir que les trajets seront d'autant plus longs qu'on ne pourra pas assurer son autonomie. Plus nous allons descendre, plus nous allons souffrir de la chaleur dans cette fin d'après-midi où les pins n'offrent qu'un maigre couvert et où alternent passages ouverts ou passages en sous-bois entre des prés qui sont de véritables fondrières. Le sentier-balcon, au fond de la vallée, ce GR peu fréquenté, se faufile au maximum dans des chemins creux pour éviter la route. Un petit passage goudronné, avant Ardoval, et Prullans est en vue. Repérer le balisage incertain réclame la plus haute vigilance. L'accès relève du jeu de piste, tant les traces sont peu marquées.

Prullans : décidément nous n'irons pas plus loin. De 2650 m au col des Izards nous sommes descendus à 1100m et depuis ce matin 7 heures, monter, descendre, monter, descendre...est notre lot. Nous accomplissons le rituel du randonneur. Distance, dénivelé, durée, chaleur. La journée a été longue et éprouvante. Le village accueillant, restauré avec goût, est un lieu prisé des Catalans. Il a une simplicité et un charme réconfortants. L'hôtel accueille les habitués et ses visiteurs comme de vieilles connaissances. Le tourisme estival est le moteur de la région. Nous sommes bien loin des Parfaits poursuivis par l'Inquisition. Le catalan d'Alex nous ouvre toutes les portes. Rien ce soir ne troublera notre quiétude, à part peut-être un buffet trop abondant et arrosé !

Vers la Sierra de Cadi-Moxeiro, le parc naturel et la vallée du Sègre

Quelle belle et longue étape ! Nous savons qu'il va falloir la traverser cette Sierra imposante, passer sur l'autre versant. De l'autre côté du col de Pendis, c'est une autre Espagne qui se profile. On quitte la riche et touristique Cerdagne, hérissée de grues, pour l'Espagne rurale, vidée de sa population, car ici pas de mer, ni de station de ski. Les industries minières et textiles traditionnelles ont disparu et la région est comme aspirée par le dynamisme de Barcelone, à seulement cent cinquante kilomètres plus au sud. Le parc, lui, s'étend sur les trois communes limitrophes : le Bergueda pour Barcelone, l'Alt Urgell pour Lleida y Gerona. Il s'étage entre 800 et 2646 mètres sur plus de quarante mille hectares. Prullans-Bellver : soyons reconnaissants au tracé d'utiliser les rares portions hors goudron possibles,

mais nous ne pouvons échapper complètement au bitume. **Bellver**, comme Prullans, séduit par l'attrait de son petit centre médiéval. Pierre et bois verni se marient harmonieusement. Ici le café, plein d'authenticité et de charme désuet, fonctionne à l'heure espagnole : à 10 heures on y prend le petit déjeuner, ce n'est pas trop le rythme du randonneur, lève tôt par nécessité. Bien située, au carrefour de routes romaines, Strata Cerenata et Via Bergidana qu'empruntait le bétail, la ville fut ravagée par les comtes de Foix et le Vicomte de Castellbo, avec l'aide des cathares. L'union s'est faite contre l'évêque d'Urgell, signe, s'il en est, que la frontière était davantage une porte qu'une barrière, ouverte vers les larges espaces catalans.

A partir de Bellever nous irons de chapelles en églises, de points de vue en recoins lovés dans la montagne : San Serni, San Julia de Pedre, Santa Maria de Tallo, Santa Victoria de Tallendre. Nous laisserons ainsi la route des Segadors, de Gosol à Bellver, pour le **vallon de l'Inqla**, interminable car nous suivons la piste forestière, de lacets en lacets jusqu'au **col de Pendis**. Le Refuge de Cortals est idéalement situé mais accessible en voiture. Quel belvédère sur la Cerdagne, à quelques 1764 mètres ! Dès le col franchi, on bascule dans un autre décor : pins, roches rouges et calcaires. Du Refuge San Jordi (1560m) à Baga, la Sierra est un enchantement : forêts de pins ou de hêtres, selon l'exposition, et des vues époustouflantes sur les Peignes Altes, ces gigantesques falaises redressées, un dédale de vallons profonds et sombres, d'une sauvage beauté qui n'est pas sans rappeler les Préalpes.

Baga se mérite, si loin dans la vallée, ancien fief du seigneur de Pinos, Garcelan, redoutable personnage du treizième siècle. Garcelan est largement connu, à l'échelle locale, pour son aversion envers les évêques d'Urgell et les catholiques, ainsi que pour sa brutalité. Il accueille sans nul doute les Bons Hommes en fuite. Pierre Maury, Guillaume Baille et Guillaume Maurs de Montailou y passaient régulièrement depuis le Campcardos. Les bergers de Montailou louaient volontiers leurs services à de grands éleveurs de bétail de Baga : Pierre Castell et Barthélémy Companho. De là ils conduisaient les troupeaux plus au sud jusqu'aux riches pâturages de Tortosa. On pense au berger Pierre Maury montant à l'été 1313 vers les pâturages de Baga. Ils seront alors bergers, guides, messagers, solides et fiables. Tous les registres de l'Inquisition insistent sur la grande mobilité et la rapidité des déplacements des cathares, ce qui rendait leur traque d'autant plus difficile qu'ils bénéficiaient des complicités villageoises. A côté de ces infatigables marcheurs, nous ferions figure d'amateurs ! La petite ville médiévale de Baga se serre autour de son église massive et austère oscillant entre roman et gothique... Il faut bien chercher l'hôtel de l'Amagat (le caché) dans une étroite ruelle mais le lieu, familial, mérite un arrêt. La bière de Baga, ce soir-là, sur la place du village, face au clocher illuminé, dans la douceur de cette soirée d'été, n'avait pas tout à fait le même goût !

LE BERGER PIERRE MAURY

Originaire de Montailou, chef-berger, la transhumance est sa passion. Son parcours est difficile à cerner tant c'est à la fois un marcheur infatigable, capable de couvrir de grandes distances, et un vagabond dans l'âme disponible aux aventures, aux amours passagères et à l'amitié. Son royaume : les pâturages du Fenouillèdes au Sabarthès, entre Cubières et Arques (l'Aude aujourd'hui) où on le retrouve, jeune

berger dans les années 1310 jusqu'à ce que la maison familiale soit démantelée. La famille Maury fut tout entière arrêtée et incarcérée au « Mur » de Carcassonne pour hérésie et le père fut le seul à rentrer libre à Montailou où il mourra brisé, non sans avoir été condamné au port des croix jaunes. Dès lors, Pierre fuit Montailou où il a perdu son héritage et on le suit du Fenouillèdes à la Catalogne à travers le Roussillon, les Albères puis le Bergueda où il aide, dans leur exil, Philippe d'Aleirac le Parfait et Bélibaste dont il sera l'ami fidèle.

Fixé un temps à Flix, au sud de l'Ebre, il sera le passeur idéal : droit, courageux, sympathique, déterminé, il connaît tous les chemins de la transhumance, les cols les plus difficiles et tisse ainsi, dans une amicale complicité avec les Parfaits, des liens solides. Ses pairs reconnaissent sa compétence et il lui arrive d'exercer les fonctions de chef de cabane, cet habitat temporaire où se regroupaient les bergers d'un secteur déterminé en une sorte de collectivité coopérative ouverte sur le monde, les bergers bénéficiant d'un réseau d'informations très étendu car ils véhiculaient toutes les nouvelles qu'ils avaient drainées de l'Aude à la Catalogne.

La plupart des tentatives de lui faire prendre femme échouent : « Je n'ai pas de quoi la faire vivre. Je n'ose pas me fixer par manque de sécurité (l'Inquisition le guette.) » Mais Guillemette Maury met au jour la raison véritable : « Pierre, vous avez la bougeotte. » Pas question pour lui de renoncer à sa liberté, aux voyages, aux grands espaces, aux loisirs que permet son mode de vie (les bergers se confient leurs troupeaux pour s'octroyer du temps libre), au plaisir des repas conviviaux avec ses amis bergers dans la montagne. « Mon destin c'est d'aller par monts et par vaux, c'est d'avoir partout des compères et des amies changeantes. » C'est sa vie, celle qu'il s'est choisie, celle qu'il aime. Même si elle est dure, si les hivers sont rigoureux en montagne et la pauvreté parfois si grande. Il ne méconnaît pas les dangers de sa condition d'hérétique mais il déclare : « personne ne peut m'enlever mon destin, que ce soit ici ou là, il faut que je porte mon destin. » Il juge sa vie intéressante, excitante et n'en changerait pour rien au monde. « Berger j'ai été, berger je resterai tant que je vivrai. » Vivre un destin, c'est savoir tenir son rang et ne pas sortir de sa condition, ni de son métier qu'il perçoit non comme un malheur, même s'il est socialement dévalué, mais comme une chance. « Tous ceux de la transhumance se situent presque totalement à l'extérieur du domaine de l'oppression seigneuriale ou féodale » Le Roy Ladurie.

Maury est simple mais pas sot, il n'est pas dupe de la ruse du parfait Bélibaste qui, à Morella en Espagne, lui donne Raymonde, sa maîtresse enceinte, comme épouse, pour lui faire endosser la paternité. Pierre la connaît donc charnellement. Cependant, rongé non par le remords d'avoir transgressé le vœu de chasteté des Bons Hommes...mais bien par la jalousie, Bélibaste reprend Raymonde peu après, juste le temps nécessaire pour faire de notre berger un père possible aux yeux de la communauté. Pierre ne s'en offusque pas. D'une part parce que Bélibaste est son ami et qu'il n'a consenti à ces épousailles que pour lui faire plaisir, d'autre part parce qu'il est secrètement heureux de retrouver sa liberté ! Lui-même a été reçu dans l'hérésie par Pierre Authié et il peut être légitimement considéré comme hérétique. En 1324, interrogé par Jacques Fournier, remis avec son frère Jean à l'évêque Jacques Fournier, il sera condamné au mur strict, au pain et à l'eau mais sans les fers. Depuis 1321 Bélibaste était déjà mort et brûlé, mettant ainsi un terme à l'éphémère « Risorgimento » cathare.

Le Roy Ladurie faisant le bilan de la vie de Pierre Maury constate qu'il a des amantes mais pas d'épouse et qu'il a renoncé aux capitaux fixes, à toute sorte de richesse matérielle. Une cabane transitoire lui suffit et quand on lui prend ses quelques biens, il sourit car il sait que dans l'exercice de son métier il pourra les retrouver facilement. « Détaché des biens de ce monde, insoucieux d'une arrestation future et presque inévitable...menant une existence passionnante et passionnée, Pierre Maury est un berger heureux. » Lorsque l'on compare sa vie à celles de Jacques Fournier ou de Pierre Clergue aliénés par la recherche obsessionnelle du pouvoir et de l'argent, auxquels il faut ajouter le sexe pour Pierre Clergue le cochon lubrique de Montailou, on ne peut s'empêcher de penser qu'une vie simple, honnête, étayée par l'amitié, en harmonie avec la nature, apportant le détachement et la quiétude sereine, vaut infiniment plus qu'une vie d'intrigues, de tourments, de luttes stériles pour des pouvoirs que la mort nous arrachera. En condamnant au mur strict Pierre Maury, un homme bon, amoureux de la liberté et des grands espaces, Jacques Fournier ne s'est pas élevé...Disons plutôt qu'il ne s'est pas élevé moralement car socialement sa traque des derniers cathares lui permet d'être fait cardinal en 1327 et élu pape sous le nom de Benoît XII en 1334 (il meurt en 1342.) Faut-il comme certains trouver des qualités à Jacques Fournier, sous le prétexte qu'en matière d'inquisition on a vu pire ?

Remarque : Il semble, à la lecture du guide acheté à Baga et disponible en catalan ou en castillan, qu'entre Prullans et Bellver, le tracé du Gr 107 ne soit que provisoire. Il longe une nationale, il est vrai bien désagréable, avant Bellver et tout réaménagement ne peut qu'être bienvenu.

EN CATALOGNE

Dans les villages « réserve » du majestueux massif de la Pedraforca De Baga à Berga par Gosol Pegura et Casanoves les Garrigues

Comme on a bien fait de traîner un peu ce matin ! Quelques photos au passage dans la vieille ville, un crochet au Fornil pour acheter le pain chaud et on se retrouve, comme tout honnête Bagançais et Bagançaise à l'heure fraîche, à « faire la passeigeat. » Plus qu'une promenade la passeigeat est une culture : hygiénique et parfois énergique marche du matin. Ici le long du Bastareny, en direction de Gosol, la promenade se fait, le soir, solennelle et ostentatoire, car il s'agit de voir et d'être vu. Privilège des petites villes où on prend encore le temps de vivre et de se regarder ! Déjà un peu chaud dès le départ. Mais la « Font » rafraîchit l'eau des gourdes et nos casquettes. Trois cols nous attendent, sans difficultés, si ce n'est ce jeu de saute-mouton à travers le parc de Cadi-Moxeiro, dans une nature sauvage, dans ces régions calcaires où les pins noirs se plaisent tant. Des ruines émouvantes de chapelles perdues, de vieilles fermes, valent, chaque fois, un détour, ruines de vieux moulin, ermitage San Marti de Puig, Coll de Benar, Coll de la Bauma, **Coll de Torn**, le « Camin » n'en finit pas de s'étirer à l'ombre de la Pedraforca (2497m) jusqu'à ces grandes solitudes des pâturages où cloches et meuglements alternés se répondent d'un versant à l'autre. La « pierre fourchue » nous écrase, dans ce bout du monde. Elle accroche aussi bien le ciel que le regard, présentant orgueilleusement des à-pics

vertigineux. On la contourne avec respect, comme il se doit pour les grands, à distance de ce formidable caprice de la nature.

On pensait Gosol plus près. Eh bien non. Dany, comme d'habitude, jure ses grands Dieux, une fois de plus, qu'on ne l'y reprendra plus. Alex, plus philosophe, s'octroie une sieste réparatrice ! On va rester en altitude et on tourne, à n'en plus finir, autour du géant calcaire. C'est cela aussi le chemin : une perpétuelle surprise, la découverte, l'acceptation résignée de cette marche vers l'inconnu qui parfois semble ne jamais vouloir finir. Le sentier trace son fil, non pas comme le décrit le guide, en descendant, comme la variante qui va rejoindre Josa de la Llosa, ancien fief cathare, mais à flanc. Il suit les courbes de niveau à partir d'El Collal. C'est une sente plus qu'un sentier, nouvellement balisée, et passant par la Font de la Roca. On a basculé, déjà, depuis le **col de Bassotes** et ses grands pâturages, sur le versant dont les eaux filent vers le bassin du Llobregat et Saldès, quittant ainsi le bassin du Sègre, cœur de la Cerdagne. La lumière génère de multiples couleurs sur ces alpages vert-tendre et dessine la carte postale idéale : roches blanches, ciel bleu azur...Gosol.

Est-ce cette lumière que Picasso était venu chercher là ? Ou simplement un lieu propice à une convalescence ? **Gosol** est un bout du monde, presque un cul de sac pour les automobiles qui y viennent depuis Baga. Les Bons Hommes et bergers de Montailou qui y arrivaient ont du s'y sentir si loin de chez eux. Le vieux village, atteint au prix d'une longue descente caillouteuse, se découvre bien tardivement, dans le dernier lacet, toits de tuiles romanes, maisons de pierre, ruelles pavées. Gosol et la Pedraforca, deux lieux désormais mythiques. Gosol, grâce à Picasso, et la Pedraforca, grâce à ses hautes parois de calcaire qui séduisent les grimpeurs de haut niveau, vrai paradis de l'escalade en Catalogne, ont échappé à l'anonymat. Ce n'est pas l'âme de Picasso qui plane sur le vieux château en ruine et son fier donjon, c'est plutôt l'imposant massif. Jeune et convalescent, Picasso fit à Gosol un passage éclair à l'été 1905 (du 27 mai au 15 août) dans ce petit village isolé de la montagne catalane, le temps d'aimer Fernande, la première d'une longue série, et d'initier en peinture sa période rose et rouge. Il s'agit d'une période heureuse où son bonheur se traduit dans cette peinture sentimentale qui met en avant la couleur. « Les demoiselles d'Avignon » peintes en 1906 et leurs chairs rosées sont déjà en gestation dans cette recherche de style antique et cézannien qui doit autant à l'un des fondateurs de l'art moderne qu'aux terres ocrées et rosées de Gosol. Le court séjour à Gosol l'imprégna d'une assez forte identité catalane puisque, après cette parenthèse heureuse, il va jusqu'à « catalaniser » son nom, signant Pau de Gosol. Aujourd'hui encore la Pedraforca stimule l'imagination et la créativité des poètes, photographes et peintres.

La Catalogne profonde

Il faut quitter ce vieux village écrasé par la Pedraforca, où le temps semble un peu engourdi. Une pensée pour Guillaume Maurs, berger de Montailou qui l'été faisait paître ici ses moutons...L'étape s'annonce terrible par sa longueur. Nul moyen de la couper en deux. Pas d'hébergement entre Gosol et Berga. Le seul moyen que nous ayons trouvé, n'ayant pas de matériel de couchage avec nous, fut d'appeler un taxi venu de Berga en lui donnant rendez-vous à Casanoves des Garrigues. A nous d'honorer notre rendez-vous. *En fixant à 19 heures notre rencontre, nous pensions*

avoir pris une très confortable marge. Il était entendu que le même taxi nous ramènerait à Casanoves le lendemain matin après une nuit passée à Berga, pour terminer le chemin et rejoindre Queralt à pied. Nous marcherons, sans trop d'arrêts, à travers ces bourgs assoupis, au pied du massif. Depuis 7 heures du matin, plus nous avançons, plus le terme paraissait improbable ! A 19 heures seulement, nous étions au rendez-vous, miraculeusement ponctuels, en même temps que notre taxi. Nous aurions voulu le faire que nous n'y serions pas parvenus !

Saldès, Espa, Moli dels Ferrer, le chemin continue, à couvert et à l'ombre de La Pedraforca, versant nord qui procure à la vallée du Gresolet une fraîcheur bienfaisante. Sapins, hêtres colonisent les versants comme si nous étions au nord des Pyrénées jusqu'au **col du Portet** 1830m. A 2000m, le collet un peu plus haut s'insinue au sein d'impressionnantes murailles calcaires décrivant un demi-cercle sous la tête de la Gallina Pellada, dans une végétation d'exception : niche écologique étonnante et abri naturel où fleurissent les armoises et où s'épanouit la saxifrage, à l'abri des fissures dans la roche, et, au milieu de cette nature conquérante, deux fleurs fossiles tout à fait extraordinaires : la ramondia et la xartaria scaba ou plus poétiquement et localement l'oreille d'ours et le persil d'isard.

Peguera, plus qu'un nom sur la carte, une terre promise, car les jambes se font lourdes ! Hameau fantôme aujourd'hui propriété d'un cheikh capricieux qui piqua un coup de cœur pour le lieu. Etait-ce bien raisonnable ? Pas de route d'accès. La solitude conserve ses droits, mais sur ces beaux alpages des Rasos de Peguera, transformés l'hiver en pistes de ski, ce sont des centaines d'animaux qui hantent les lieux. Quatre maisons au bout d'une vallée marécageuse, creusée de ruisseaux et percée de sources, un rocher tutélaire. Ce serait l'endroit idéal aujourd'hui pour une fin d'étape ! Le hameau de mineurs qui exploitaient une petite veine de charbon est depuis longtemps déserté, l'esprit des Bons Hommes peut hanter les lieux. Jusqu'à **Casanoves** (masochisme, inconscience ou ignorance d'un chemin plus court ?) nous suivrons le long chemin qui emprunte l'ancien tracé d'une petite voie ferrée qui assurait le convoyage du minerai entre Cercs et Peguera. Tout peut être reconstitué : un ancien tunnel de quelques soixante seize mètres creusé dans la roche, un arc en briques, vestige du chemin de fer de Cercs à Peguera, une aire de chargement de matériel...Le chemin longe les courbes de niveau épousant, sans rien omettre, le moindre recoin de ce profond vallon magnifique de sauvagerie. La cadence de marche devient plus automatique, l'œil recherche en vain les traverses disparues. Rien, si ce n'est ce chemin rigoureusement plat qui s'enfonce dans la hêtraie. Casanoves se mérite : descendre encore au pas des mules comme les mineurs autrefois : remonter, contourner : Casanoves enfin !

...Pour finir à Berga : quatorzième jour de marche

Après la nuit passée à Berga, le taxi nous ayant ramenés à Casanoves, nous pouvons achever l'intégralité du « Chemin des Bons Hommes » telle qu'elle est décrite dans les guides français et espagnols. Le chemin épouse les fonds de ravins, en balcon le plus souvent. Descendre, monter, transpirer, médire, se décourager, espérer, c'est le prix à payer pour tous les moments magiques que procure la randonnée itinérante. Mais aujourd'hui « transpirer » est le maître mot. Cette étape ne fut pas aussi aisée que nous l'avions imaginée : un défaut de balisage, des indications volontairement trompeuses et incomplètes du propriétaire du gîte de

Casanoves pour éloigner les randonneurs de ses propriétés, nous ont entraînés sur une très longue piste forestière sous les antennes de la Serra de Figuerassa. Or nous nous apercevrons, plus tard, que le sentier partait, juste après le gîte, sur la droite et menait logiquement au col. Dommage. Les châtaigniers, pins sylvestres et ce beau couvert végétal n'ont pas suffi à faire oublier les interminables lacets jusqu'au col de l'Ori et de la Pomera. Au-delà du sanctuaire de Corbera, de l'église San Miquel et des ruines du château de l'**Espinalbet**, on parvient au sanctuaire tout catholique de **Queralt**, « balcon de la Catalogne », d'où l'on domine Berga et toute la plaine qui va jusqu'à Barcelone. On y vient de loin adorer la Madone. Ici l'on dit adieu au chemin des Bons Hommes tel que les autorités françaises et espagnoles l'ont reconnu. On sait que le chemin officiel s'arrête là, au pied des Pyrénées, même si la géographie tourmentée de ces sierras calcaires très redressées qui émergent d'une végétation dense suggère la montagne. Abandonner les Pyrénées pour la plaine, c'est retrouver la fournaise du mois d'août, l'effervescence collective autour de la grotte sacrée, c'est goûter aussi avant le retour à la civilisation, dans les derniers escaliers plein sud, la paix et l'ombre fraîche, à la grâce des saints du lieu. Quatorze heures : deux clochers se répondent quand nous débouchons dans l'ombre fraîche du « passeig » sous les arcades du vieux bistrot de **Berga** que nous avons rejoint à pied, refusant de prendre un véhicule pour le trajet Queralt-Berga. Les Bons Hommes ne se déplaçaient qu'à pied ! Mais nous n'avons que ça en commun avec eux car nous ne sommes ni végétariens, ni abstinents. Tapas et bière vont clore l'étape. Une page se tourne, le chemin des Bons Hommes aussi !

Si l'arrivée à Berga marque un terme pédestre à notre aventure cathare, au temps du catharisme le voyage ne s'arrêtait pas là. Roussillon, Cerdagne, Bergueda, Alt Urgell, Catalogne étaient des régions familières aux bergers et aux réfugiés, certains cathares étant même descendus au sud de Tarragone. Pour des raisons diverses, politiques, religieuses, économiques, ils étaient bien accueillis en terre catholique, ce qui peut paraître étrange. Mais l'église catholique catalane et la maison de Barcelone virent très vite le parti qu'elles pouvaient tirer de ces immigrés. C'est ainsi qu'ils furent utilisés comme force de peuplement et de résistance aux Sarrasins. Aussi, ne faut-il être nullement surpris de voir les cathares installés à Lleida, sur les rives de l'Ebre et jusqu'aux ports de Tortosa et Morella. Les cathares eurent aussi parfois, en la personne de seigneurs locaux, des appuis et des complicités, tel les seigneurs de Gosol, Josa et Castellbo, qui participèrent à la diffusion du catharisme. Arnaud de Castellbo engagera une lutte impitoyable contre l'évêque catholique d'Urgell profanant et pillant la plupart des églises de Cerdagne. L'Inquisition le reconnaîtra comme hérétique et quarante ans après sa mort, ses restes seront exhumés et brûlés. Galceran de Pinos à Baga octroya privilèges et franchises et libéra les cathares qu'il recevait dans les prisons de Baga. Bernat de Bretos à Baga participa au siège de Montségur où il fut brûlé lui aussi.

BELIBASTE OU LE « PARFAIT » IMPARFAIT

L'hérésie cathare se propageait grâce au consolament qui ordonnait en quelque sorte les Bons Hommes et les Bonnes Femmes. Mais le consolament ne pouvait être donnée que par un Bon Homme ou une Bonne Femme. Or, après la grande purge menée dans le diocèse de Foix par l'évêque de Pamiers, ne restait plus qu'un Bon Homme, réfugié en Catalogne, Béliabaste. Ce dernier était donc le

seul à pouvoir transmettre le « consolament » sans quoi l'église s'éteignait, faute de successeur. Son histoire est si particulière qu'elle mérite d'être contée.

Berger sans histoire, originaire du village de Cubières, dans les Corbières, Bélibaste vit son existence basculer lorsqu'il devint meurtrier par accident, au cours d'une rixe qui l'opposa à un autre berger. A partir de ce moment, il est le jouet d'un engrenage d'événements qu'il subit plus qu'il ne maîtrise et qui va faire de lui un éternel fugitif. Pour expier son crime un parfait de rencontre, Philippe d'Aleyrac, l'entraîne dans une aventure religieuse et errante qui le mène de France en Catalogne, sur les routes d'exil. On sait qu'évadé du Mur de Carcassonne, il reste à Baga où, en 1310, on trouve sa trace, puis, plus au sud encore vers Lérida, Flix sur l'Ebre, Tortosa, Morella et jusqu'à San Mateo, au sud de Tarragone. Il suit en cela la route intérieure de la Catalogne, par la vallée du Sègre, du Comté de Foix à la Cerdagne, celle qu'emprunte en partie le chemin que nous avons parcouru. Le long de cet axe s'établirent de véritables colonies de croyants émigrés du Sabarthès. Là, tour à tour fabricant de peignes, tisserand, cordonnier, berger, il approfondit sa foi et après la mort de Philippe d'Aleyrac, qui lui donne le consolament, il reste le dernier maillon d'une église décimée et meurtrie. Les dix années qui séparent la rencontre entre Philippe d'Aleyrac et la crémation de Bélibaste sur le bûcher de Villerouge-Terménès en 1321 furent complexes tant le personnage avait du mal à faire le deuil de sa vie « d'avant. » Ce n'est qu'un long concubinage culpabilisé, rationalisé, combattu, qui va jusqu'à le pousser à donner sa compagne enceinte de ses œuvres, en mariage, au berger Pierre Maury, son ami fidèle. Rongé par la jalousie, il la récupère sans remords, ni états d'âme.

Ce n'est plus alors, parmi les disciples cathares, qu'une interrogation interminable sur sa capacité à remplir sa mission de prédicateur. S'il fut assez piètre au début, rendons-lui grâce d'avoir progressé et dans sa foi et dans sa pratique. Il sut souvent exercer ses fonctions avec sérieux et quelque succès. Nous sommes dans le cas très précis où la fonction que l'on exerce, même si elle n'a pas été choisie, finit par nous imprégner, par induire un comportement que nous étions loin de souhaiter. Mais, lorsque tout autour de vous, on attend une attitude digne, un comportement exemplaire, un « professionnalisme » incontestable, si l'on peut oser ce mot, alors presque inévitablement, parce que vous ne voulez pas décevoir, parce qu'un homme doit remplir sa tâche, votre façon d'être se modifie et, peu à peu, des valeurs qui vous étaient étrangères prennent racine en vous et vous transforment, presque à votre insu. En dépit de toutes ses faiblesses et contradictions, il n'en apparaît pas moins comme un humain en voie de perfection. Bélibaste n'avait pas l'étoffe d'un héros, mais il saura mourir sur le bûcher comme meurent les hommes de bien. Cela rend d'autant plus indigne le scénario rocambolesque imaginé par le minable chasseur de primes Arnaud Sicre, qui, par la ruse et la tromperie, abusa si bien de sa confiance et le livra au bûcher, pour le compte de Jacques Fournier, notre Maigret obsessionnel et compulsif. N'hésitez pas à vous rendre à Villerouge-Terménès où Bélibaste fut supplicié. Le village et le château méritent une visite. Le souvenir de Bélibaste y est largement évoqué. La reconstitution de l'atmosphère de l'époque, dans ce château très bien restauré est remarquable et peut s'achever dans le restaurant abrité dans l'enceinte du château médiéval, mais bien peu cathare si l'on en juge par les délicieuses viandes à la broche généreusement servies !

Le calvaire de Béliaste tourne l'ultime page de la longue et tragique aventure du catharisme occitan. Après lui plus personne ne peut donner le consolament. Avec lui disparaissait une hérésie dont on connaît bien l'histoire tragique et qui n'est qu'une longue meurtrissure tant l'âge d'or de la religion dissidente fut bref. Pour autant, aucune des questions que l'on se pose, quant aux réelles conséquences de cette parenthèse réformatrice, n'est vraiment tranchée.

La Croisade et l'inquisition ont-elles détruit la civilisation occitane ?

Ont-elles sauvé la chrétienté universelle ?

Ont-elles véritablement préparé la France hexagonale ?

Nous laisserons le lecteur sur ces interrogations pour lui donner envie d'aller plus loin dans la connaissance et sur les chemins. Car la page cathare s'écrit aussi au-delà de Berga jusqu'à la Méditerranée, et au-delà des Alpes, en Lombardie, refuge du premier exil cathare.

Deux ans ont séparé ces deux épisodes de marche en pays cathare. De retour de ces magnifiques randonnées, que nous placerions largement au-dessus du trop galvaudé « Chemin de Compostelle », nous avons acquis la conviction qu'il aurait été préférable d'enchaîner, sans rupture de temps, les deux trajets. Encore faut-il disposer d'un mois si l'on veut prendre son temps et bien s'imprégner d'une beauté naturelle omniprésente et d'une vision inspirée par l'histoire cathare et la culture occitane. L'unité que le catharisme confère à ce chemin est forte, à travers les châteaux visités certes, mais tout autant dans les lieux plus modestes véritablement « habités. » La période à laquelle ce chemin nous renvoie est incontestablement fascinante. Et si l'empathie pour les martyrs n'exclut pas la critique d'une croyance qui a ses failles, comme toutes les autres, à aucun moment le chemin ne laisse indifférent. Puissent le lecteur et le randonneur partager, à la lecture de ce récit, le plaisir que nous avons eu à découvrir ces chemins...

RECITS DE VOYAGE DISPONIBLES

- ◆ 2001 Le GR 20 de Calenzana à Conca (*trek*)
- ◆ 2001 Au cœur de l'Amazonie Guyanaise (*randonnée et canoë en autonomie*)
- ◆ 2002 Traversée des Hauts Plateaux du Vercors (*trek en autonomie de Saint-Nizier-du-Moucherotte à Châtillon-en-Diois*)
- ◆ 2002 Une semaine en Ballons (*trek en autonomie, traversée des Hautes Vosges d'Aubure à Giromagny par les crêtes*)
- ◆ 2002 En *kayak de mer*, 79° Nord au Spitzberg
- ◆ 2002 Impedimenta sahariens et conseils divers (modifié en octobre 2004)
- ◆ 2003 La marche dans le sable (modifié en février 2004)
- ◆ 2003 Trois thés dans la Tadrart (*trek, accompagnement 4x4*)
- ◆ 2003 La piste des oueds oubliés (*méharée*)
- ◆ 2003 Rendez-vous à Essendilène (*méharée*)
- ◆ 2003 Du Tassili N'Ajjer au Hoggar (*voyage 4x4*)
- ◆ 2003 Venise autrement (lagune, canaux et Vogalonga à Venise en *kayak de mer*)

- ◆ 2003 Raid Littoral 13 (en *kayak de mer* de Tarascon à La Ciotat)
- ◆ 2004 Amatlich et Makhteir (Quinze jours de *trek* dans l'Adrar mauritanien)
- ◆ L'Amicale randonne (version 2006 – *55 Randonnées* en région PACA)
- ◆ 2004 Le sentier cathare (*trek* de Port-la-Nouvelle à Foix)
- ◆ 2004 La « Grande Traversée du Zanskar » (vingt jours de *trek* en Himalaya)
- ◆ 2005 Hoggar : de la montagne aux tassilis (quinze jours de *trek*, accompagnement 4x4)
- ◆ 2005 Volcans indonésiens (récit de dix ascensions)
- ◆ 2006 Sur le Chemin de Compostelle (douze jours de *trek* du Puy à Figeac)
- ◆ 2006 Chemin des Bonhommes, l'exil cathare (quatorze jours de *trek* de Foix à Berga)
- ◆ 2006 Regards sur le Sahara nigérien

Ces textes sont rédigés conjointement
par Alex et Dany Varoqui.

Adresse : 41, Chemin de l'Ariéta
Parc Ophélia Entrée D
06 200 Nice
tel : 04 93 71 07 64
avaroqui@numericable.fr